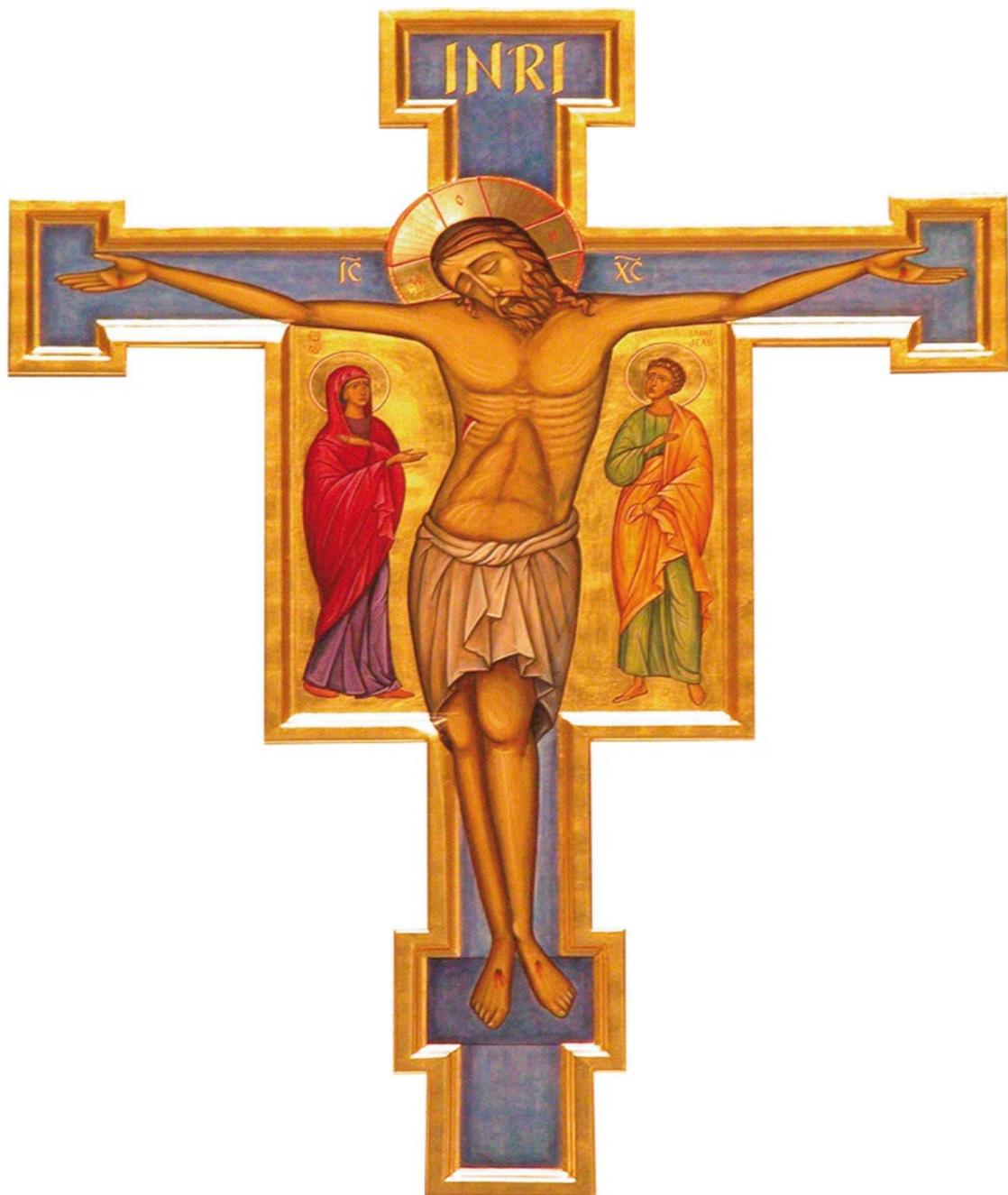


Raniero Cantalamessa

Nous prêchons un Christ Crucifié



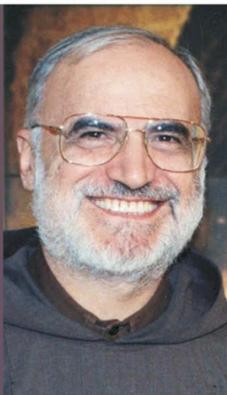
Éditions des Béatitudes

« Les juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs. » (1 Co 1, 22-24)

Lors de l'ouverture du Jubilé de l'an 2000, le pape Jean-Paul II a franchi la Porte Sainte en portant devant lui la Croix du Christ. Ainsi l'Église, d'une année à l'autre, d'un siècle à l'autre, et d'un millénaire à l'autre, transmet au monde la chose la plus précieuse qu'elle possède : le mystère de la Croix du Christ.

Le père Cantalamessa est chargé depuis 1980 de la prédication du Vendredi saint à la Basilique Saint-Pierre de Rome. Ses méditations sur le mystère de la Croix sauront redonner à l'homme de notre « époque d'angoisse » un souffle nouveau, une espérance profonde, un enthousiasme qui dilate le cœur.

Ainsi, nous nous écrierons avec saint Paul : « Pour moi, que je n'aie d'autre motif de fierté, si ce n'est la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ. »



Raniero Cantalamessa

capucin, est docteur en théologie et en lettres classiques. Il a été Professeur d'Histoire des origines chrétiennes à l'Université Catholique de Milan et membre de la Commission Théologique Internationale. Depuis plusieurs années, il se consacre à la prédication dans différents pays du monde, avec une sensibilité œcuménique particulière. Depuis 1980 il est Prédicateur de la Maison Pontificale.

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez envoyer vos nom, adresse et email aux Editions des Béatitudes,
Burtin, 41 600 Nouan-le-Fuzelier
ed.beatitudes@wanadoo.fr
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-600-8

© Editions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, juillet 2010

Conception de la couverture et illustration :

Isabelle de Senhiles

Illustration de couverture :

Christ de l'église Marie Arche d'Alliance

41600 Nouan-le-Fuzelier, peint par Maurice Baud



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

« Parce qu'il nous aimait ! » « Il nous a aimés et c'est pourquoi il s'est livré pour nous » (cf. Ep 5, 2) ; « Il m'a aimé et c'est pourquoi il s'est livré pour moi » (cf. Ga 2, 20) ; « Il a aimé l'Église et c'est pourquoi il s'est livré pour elle. » (cf. Ep 5, 25) Comme on le voit, c'est là une vérité incontestable, primordiale, qui envahit toute chose et s'applique autant à l'Église dans son ensemble qu'à l'homme individuel. L'évangéliste saint Jean, qui écrit plus tard que les autres, fait remonter cette révélation au Jésus terrestre lui-même. « Personne – dit Jésus, dans l'Évangile de Jean – n'a un plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis. » (Jn 15, 13-14)

Cette réponse au « pourquoi » de la Passion du Christ est vraiment définitive et ne laisse place à aucune autre question. Il nous a aimés parce qu'il nous a aimés : un point c'est tout ! L'amour de Dieu, en effet, n'a pas de « pourquoi » : il est gratuit. Unique amour au monde qui soit vraiment et totalement gratuit, qui n'exige rien pour lui (il a déjà tout !), mais ne fait que donner, ou mieux, se donner. *« En ceci consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés Il nous a aimés le premier ! » (1 Jn 4, 10. 19.)*

Jésus a donc souffert et est mort librement, par amour. Non par hasard, non par nécessité, ni non plus sous l'influence de causes obscures ou pour des raisons historiques qui l'auraient entraîné à son insu, ou malgré lui. Quiconque émet de telles affirmations vide l'Évangile de son contenu, lui ôte son âme. Parce que l'Évangile n'est rien d'autre que ceci : le joyeux message de l'amour de Dieu dans le Christ Jésus. Non

seulement l'Évangile, mais encore la Bible tout entière ne sont rien d'autre que l'annonce de l'amour mystérieux, incompréhensible, de Dieu pour l'homme. Si toute l'Écriture se mettait à parler en même temps, si, par quelque prodige, une parole écrite se transformait en parole émise, en voix, cette voix, plus puissante que les flots de la mer, crierait : « Dieu vous aime ! »

* * *

L'amour de Dieu pour l'homme plonge ses racines dans l'éternité – « *Il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde* », dit l'Apôtre (Ep 1, 4) –, mais il s'est manifesté dans le temps, en une série de gestes concrets qui constituent l'histoire du salut. Dans les temps anciens, Dieu avait déjà parlé, à maintes reprises et de diverses manières, de cet amour qui est le sien (cf. He 1, 1). Il avait parlé en nous créant, car qu'est-ce que la création sinon un acte d'amour, l'acte d'amour primordial de Dieu pour l'homme ? « Tu as fait le monde pour que toute créature soit comblée de bénédictions », disons-nous dans la Prière eucharistique IV. Il avait ensuite parlé par l'entremise des prophètes, parce que les prophètes bibliques ne sont, en réalité, que les messagers de l'amour de Dieu, les « *amis de l'Époux* » (cf. Jn 3, 29). Même quand ils réprouvaient et menaçaient, ils le faisaient pour défendre cet amour de Dieu pour son peuple. Dans les prophètes, Dieu compare son amour à celui d'une mère (cf. Is 49, 15 et s), à celui d'un père (cf. Os 11, 4), à celui d'un époux (cf. Is 62, 5). Dieu lui-même résume en une phrase sa conduite envers Israël, en disant : « *Je t'ai*

aimé d'un amour éternel ! » (Jr 31, 3.) Phrase inouïe, que l'on ne trouve dans aucune philosophie ni aucune religion sur la bouche d'un Dieu ! Le « dieu des philosophes » est un Dieu à aimer, non un Dieu qui aime et qui aime le premier.

Mais il n'a pas suffi à Dieu de nous parler de son amour « *par l'entremise des prophètes* » (He 1, 1). « *En cette fin des jours, il nous a parlé par le Fils.* » (He 1, 2) Il y a une différence énorme par rapport à avant : Jésus ne se limite pas à nous parler de l'amour de Dieu, comme le faisaient les prophètes : il « est » l'amour de Dieu. Parce que « *Dieu est amour* » (1 Jn 4, 8. 16) et que Jésus est Dieu !

* * *

Avec Jésus, Dieu ne nous parle plus de loin, par le truchement d'intermédiaires ; il nous parle de près et en personne. Il nous parle du sein de notre condition humaine, après en avoir éprouvé toute la souffrance. L'amour de Dieu s'est fait chair et est venu habiter parmi nous ! Déjà dans l'Antiquité, il y avait quelqu'un pour lire de cette manière Jn 1, 14. Jésus nous a aimés d'un cœur à la fois divin et humain et de manière parfaitement humaine, même si ce fut à la mesure divine. C'est un amour plein de force et de délicatesse, très tendre et persévérant, et de cet amour-là qu'il aime les disciples, qu'il aime les enfants, comme il aime les pauvres et les malades, comme il aime les pécheurs ! Par son amour il fait grandir, il redonne dignité et espérance ; tous ceux qui s'approchent de Jésus avec un cœur simple se retrouvent transformés par son amour.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

* * *

Cette crise peut se résoudre de deux manières : ou bien à la manière de Judas, qui dit : « *J'ai livré un sang innocent* », et va se pendre (cf. Mt 27, 4 et s), ou bien à la manière de Pierre qui, étant sorti, « *pleura amèrement* » (Mt 26, 75). Ayant expérimenté la force du repentir, Pierre peut maintenant indiquer à ses frères cette voie de salut, en criant avec une grande fermeté : « *Repentez-vous !* » (Ac 3, 19.)

Mais que signifie cette parole ? Comment se réalise-t-elle ? Elle se réalise lorsqu'on passe de la situation d'*imputation* du péché à celle de *confession* du péché ; lorsque, après s'être entendu dire par quelqu'un : « Tu as tué Jésus de Nazareth ! », tu en viens à dire toi-même, avec un coup au cœur et en toute sincérité : Oui, j'ai tué Jésus de Nazareth ! Cette évolution ne dépend pas seulement de nous : elle est l'œuvre de l'Esprit qui « *convainc le monde de péché* » (cf. Jn 16, 8). C'est quelque chose de miraculeux. Quand cela arrive, les mêmes phénomènes qu'on a pu observer ce jour-là dans la nature se produisent spirituellement, dans le cœur d'un homme,. Le voile qui recouvre son esprit se déchire ; son cœur de pierre se brise ; le sépulcre dans lequel il est retenu prisonnier du péché s'ouvre ; il est enfin un homme libre. Il est re-né à une vie nouvelle.

Quelle grande chose, digne de l'homme, que la confession du péché, quand elle est sincère et libre ! Elle permet à Dieu d'être lui-même, c'est-à-dire « *le Dieu qui pardonne les péchés* » (cf. Mi 7, 18). En se rangeant avec Dieu contre soi-même, l'homme amène Dieu à en faire autant : à se ranger pour l'homme, contre lui-même, contre sa propre justice – par miséricorde, s'entend,

non par nécessité. Dieu, en effet, veut faire preuve de miséricorde envers le monde, mais il ne peut le faire si l'homme nie l'objet même de la miséricorde de Dieu, qui est son péché. Un « *cœur contrit et humilié* » (cf. Ps 51, 19 ; Is 57, 15), voilà ce que Dieu a le plus de mal à obtenir. Pour cela, sa toute-puissance ne lui suffit pas, il y faut encore notre liberté. Aussi est-ce la chose la plus précieuse et qui émeut le plus le cœur de Dieu : « *Le ciel est mon trône, la terre l'escabeau de mes pieds – dit Dieu – Sur qui porté-je mon regard ? Sur l'humble et sur l'humilié.* » (Is 66, 1-2)

Mais c'est justement là notre malheur : nous ne reconnaissons pas vraiment et complètement notre péché. Nous disons : « Au fond, qu'ai-je fait de mal ? » Mais écoute-moi, frère, car à présent je parle à mon cœur pécheur, mais aussi au tien. Tu ne vois pas ton péché ? Sache, alors, que ton péché est justement de ne pas voir ton péché ! Ton péché est l'auto-justification ; c'est de t'estimer totalement en règle avec Dieu et avec les hommes même quand, en paroles, tu te declares pécheur. C'est pour avoir dénoncé avec vigueur ce péché chez les pharisiens, que Jésus s'est retrouvé sur la croix.

En t'estimant juste, tu finis par ne plus comprendre la croix du Christ, ni la tienne. Tu estimes que toi-même et le monde entier êtes victimes d'une douleur disproportionnée, trop grande pour ne pas accuser Dieu qui la permet. Oh ! si nous comprenions une bonne fois ce que dit l'Écriture, que « *c'est à contrecœur que Dieu afflige les hommes* » (cf. Lm 3, 33), et que, face à l'aventure de son peuple, son cœur s'émeut au-dedans de lui, que ses entrailles frémissent de compassion (cf.

Os 11, 8) ! Alors, notre réaction serait tout autre et nous nous exclamerions plutôt : « Pardonne-nous, Père, de t'avoir contraint, par notre péché, à traiter si durement ton Fils bien-aimé ! Pardonne-nous de te contraindre maintenant à nous affliger à notre tour pour pouvoir nous sauver, alors que toi, comme tout père, et infiniment plus, tu voudrais seulement prodiguer de "bonnes choses" à tes enfants ! Pardonne-nous de te forcer à te priver de la joie de nous donner, dès cette vie, la béatitude pour laquelle tu nous as créés. »

Quand j'étais gamin, un jour, j'ai désobéi à mon père, en allant pieds nus dans un endroit où il m'avait recommandé de ne pas aller. Un gros morceau de verre me déchira la plante du pied. C'était la guerre et mon pauvre papa dut courir des risques, et pas des moindres, pour m'amener à l'hôpital militaire allié le plus proche. Tandis qu'on m'extrayait le morceau de verre et qu'on soignait la plaie, je voyais mon père se tordre les mains et tourner son visage vers le mur pour ne pas voir. Quel genre de fils aurais-je été si, rentré à la maison, je lui avais reproché de m'avoir laissé souffrir de la sorte, sans rien faire ? Et pourtant, c'est ce que nous faisons, plus d'une fois, à l'égard de Dieu.

De fait, c'est l'inverse qui est vrai. C'est nous qui faisons souffrir Dieu et non pas Dieu qui nous fait souffrir. Mais nous avons dénaturé cette vérité, au point de nous demander après chaque nouvelle calamité : « Où est Dieu ? Comment Dieu peut-il permettre tout cela ? » C'est vrai : Dieu pourrait aussi nous sauver sans la croix, mais ce serait tout autre chose ; et il sait qu'un jour nous aurions honte d'avoir été sauvés de cette



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

mit à prêcher, encore plus intensément qu'auparavant, la pénitence et la conversion, et il commença à tracer un *Tau* sur le front de ceux qui se convertissaient sincèrement au Christ. Le *Tau* (notre lettre « T »), ce signe prophétique de la croix du Christ, devint son sceau. Il en signait ses lettres, il le dessinait sur les cellules des frères, à tel point que saint Bonaventure a pu dire, après sa mort : « Il reçut du ciel la mission d'appeler les hommes à pleurer, à se lamenter, à se raser la tête et à ceindre le sac, et celle d'imprimer, par le signe de la croix pénitentielle, le *Tau* sur le front de ceux qui gémissent et pleurent⁶. » Telle fut la « croisade » que François choisit pour lui : tracer la croix, non sur ses vêtements et sur ses armes, pour combattre les « infidèles », mais la tracer dans son cœur, le sien et celui de ses frères, pour ôter l'infidélité du peuple de Dieu. Il reçut cette mission « du ciel » écrivait saint Bonaventure ; mais maintenant nous savons qu'il la reçut aussi de l'Église, du Pape. Il voulut être un humble instrument au service de l'Église et de la hiérarchie, pour réaliser le renouvellement voulu par le Concile œcuménique de son époque. En célébrant, cette année, le huitième centenaire de la naissance du *Petit Pauvre* d'Assise, nous demandons à Dieu qu'il envoie à son Église d'aujourd'hui – attelée, elle aussi, à la tâche de réaliser le renouvellement voulu par un Concile œcuménique, Vatican II –, des hommes tels que François, capables de se mettre, comme lui, au service de l'Église et d'appeler les hommes à se réconcilier avec Dieu et entre eux, par le moyen de la pénitence et de la conversion.

6. AGUSTIN, *Lettres*, 55, 1,2.

7. BASILE LE GRAND, *Contre Eunome*, 3, 5.

8. BONAVENTURE, *Leggenda maggiore*, 2.

V

« *CRUCIFIÉ DU FAIT DE SA FAIBLESSE, LE CHRIST VIT PAR LA PUISSANCE DE DIEU* »

Dans toute la Bible, à côté de la révélation de la puissance de Dieu, figure une révélation secrète, que nous pourrions appeler la révélation de la faiblesse de Dieu. La faiblesse de Dieu est liée à ce que l'Écriture appelle souvent : « *les entrailles de miséricorde de notre Dieu* » (cf. Jr 31, 20 ; Lc 1, 78). Elle le rend, pour ainsi dire, impuissant face à l'homme pécheur et rebelle. Le peuple a « *du mal à se convertir* », il « *se rebelle d'une rébellion continuelle* » (cf. Jr 8, 5). Et quelle est la réponse de Dieu ? « *Comment pourrais-je t'abandonner – dit-il – comment te livrerais-je, Israël ? [...] Mon cœur s'émeut en moi, mes entrailles frémissent de compassion.* » (Os 11, 8) Comme pour s'excuser de cette faiblesse, Dieu dit : « *Une mère peut-elle oublier son enfant, au point de ne pas avoir pitié du fils de ses entrailles ?* » (Is 49, 15.) En réalité, cet amour est, par excellence, l'amour de la mère. Il part des profondeurs dans lesquelles la créature s'est formée et s'empare ensuite de toute la personne de la femme – corps et âme –, lui faisant sentir son enfant comme une partie d'elle-même, qu'elle ne pourra jamais retrancher sans un profond déchirement de tout son être.

La cause de la faiblesse de Dieu est donc son amour pour l'homme. Voir l'être aimé se détruire de ses propres mains et ne rien pouvoir faire ! Ils en savent quelque chose, le père ou la mère qui voient leur gamin s'éteindre, jour après jour, à cause



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

l'Esprit Saint. Cet Esprit s'est comme ramassé tout entier dans l'humanité du Sauveur ; il a sanctifié ses actions humaines, a inspiré ses paroles et a guidé chacun de ses choix. En lui, « il s'est habitué à vivre parmi les hommes¹² ».

Mais, durant sa vie terrestre, il était caché au regard des hommes, comme le parfum contenu dans le vase d'albâtre de la femme (cf. Jn 12, 3 et s). À présent, voici que ce vase d'albâtre qu'était l'humanité très pure du Christ, a été brisé durant sa Passion, et que son parfum a rempli toute la maison qui est l'Église.

« *Partout où arrivera le torrent – disait la prophétie – tout vivra.* » C'est aussi ce qu'il est advenu de ce torrent jailli du côté du Christ. Il a apporté la vie dans le monde, si bien qu'à Constantinople, en 381, l'Église, voulant résumer en quelques mots sa foi en la troisième Personne de la Trinité, n'a rien trouvé à dire de plus essentiel à propos de l'Esprit Saint sinon qu'il donne la vie : « Je crois en l'Esprit Saint qui est Seigneur et qui donne la vie. »

* * *

Cette annonce de l'Esprit qui donne la vie est plus que jamais nécessaire et attendue dans le monde où nous vivons. Quand saint Paul arriva à Athènes, il vit qu'au milieu de l'idolâtrie qui pervertissait la ville, était également cachée l'attente d'une autre divinité, à laquelle, sans la connaître, les habitants avaient érigé un autel portant l'inscription : « *Au Dieu inconnu* ». Alors, l'Apôtre commença sa prédication en disant : « *Citoyens d'Athènes, celui que vous adorez sans le connaître, je vous*

l'annonce ! » (Ac 17, 22-23.) Et il se mit à leur parler de Jésus crucifié et ressuscité. Quelque chose de semblable se produit également aujourd'hui. Au milieu de toute la nouvelle idolâtrie et du matérialisme qui tentent de la submerger se fait jour, dans notre société, le besoin confus de quelque chose de nouveau et de différent, qui ne finisse pas avec nous, et qui donne un sens éternel à la vie. C'est une insatisfaction profonde qui ne peut provenir d'un manque de biens matériels, car c'est souvent là où ils abondent le plus qu'elle se manifeste. Le signe de cette insatisfaction est la tristesse, une tristesse impressionnante pour qui n'en a pas fait l'expérience et pour qui vient de loin. Nos enfants aussi sont éduqués silencieusement à la tristesse.

Un philosophe de notre époque a parlé d'une « nostalgie du totalement Autre » qui affleure çà et là dans le monde d'aujourd'hui. Eh bien, l'Église crie aux hommes d'aujourd'hui ce que l'Apôtre disait, ce jour-là, aux citoyens d'Athènes : « *Celui que vous cherchez sans le connaître, je vous l'annonce !* » Cette chose « différente », dont vous avez la nostalgie, elle existe : c'est l'Esprit de Dieu ! L'Esprit est liberté, il est nouveauté, il est gratuité, il est beauté et il est joie. L'Esprit est vie. On lutte tellement aujourd'hui pour améliorer, comme on dit, « la qualité de la vie ». Ce faisant, il ne faudrait pas perdre de vue qu'il existe une vie de qualité différente, sans laquelle tout est vain. En effet, à quoi sert de vivre bien, s'il n'est pas donné de vivre toujours ?

* * *

Aussi, comme elles sont douces les paroles que Jésus nous

adresse en silence, en ce jour, du haut de sa croix :

*« Ô vous tous qui êtes assoiffés, venez à l'eau,
quiconque est sans argent qu'il vienne aussi ;
achetez et mangez, sans argent
et sans payer, du vin et du lait. »*
(Is 55, 1)

C'est pour vous qu'a été ouverte cette blessure dans mon flanc. *« Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon. »* (Ps 34, 9) Même celui qui n'a pas de quoi payer – celui qui n'a pas de mérites, qui se sent indigne et pécheur, celui qui n'a même plus la force de prier –, qu'il vienne également. Je ne demande qu'une seule chose en échange : votre soif, votre désir ; que vous ne vous sentiez pas rassasié de tout, vous suffisant à vous-même. Je vous demande la foi !

Mais, à présent, le temple qu'était son corps n'est plus parmi nous ; où donc Jésus nous invite-t-il à aller par ces paroles ? Il nous invite à l'Église, aux sacrements de l'Église ! Il n'existe plus de manière visible, le temple qu'était son corps physique, celui qui naquit de Marie et fut cloué sur la croix ; mais son corps qu'est l'Église existe encore. Le même évangéliste Jean qui, dans l'Évangile, nous a montré l'accomplissement, sur la croix, de la prophétie d'Ézéchiël, nous montre, dans l'Apocalypse, son accomplissement dans l'Église :

*« Il me montra – dit-il – un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal,
qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de
la ville et, de part et d'autre du fleuve, se trouvent des arbres de vie... »*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

15. C. PÉGUY, *Le porche du mystère de la deuxième vertu* in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, 1975.
16. BERNARD DE CLAIRVAUX, *In Canticum*, 61.
17. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèse*, 15, 10.
18. Cf. NICOLAS CABASILAS, *La Vie en Christ ?* I, 5.
19. In *Sources Chrétiennes*, n° 36, p. 60 et s.

VIII

« *IL A REMPORTE LA VICTOIRE, LE LION DE LA TRIBU DE JUDA !* »

Nous possédons un commentaire authentique du récit de la Passion que nous venons d'écouter, un commentaire rédigé par l'évangéliste Jean ou, en tout cas, par l'un de ses disciples ayant vécu dans son entourage et nourri de sa pensée. Il s'agit du chapitre cinq du livre de l'Apocalypse. L'un et l'autre texte se réfèrent à l'événement du Calvaire, que le quatrième évangile narre de manière historique, tandis que l'Apocalypse l'interprète et le célèbre de manière prophétique et liturgique.

Dans le chapitre cinq de l'Apocalypse, l'événement pascal est présenté dans le cadre d'une liturgie céleste, qui s'inspirait d'ailleurs du culte terrestre de la communauté chrétienne d'alors. En le lisant, tous pouvaient y distinguer les traits de ce qu'ils célébraient dans leurs assemblées liturgiques. La liturgie pascale dont Jean s'inspire, tant dans l'Évangile que dans l'Apocalypse, est la « quartodécimane » qui célèbre la Pâque à la même date que la Pâque juive, le 14 du mois de Nisan, c'est-à-dire le jour anniversaire de la mort du Christ, et non celui de sa résurrection. Pour le dire clairement, il s'agit de la liturgie qui place au centre de tout le vendredi, veille du sabbat, et qui y voit le point de départ de la résurrection. Nous savons, par l'histoire, que les sept Églises d'Asie Mineure auxquelles est adressé le livre de l'Apocalypse suivaient toutes la pratique quartodécimane. C'est de l'une d'entre elles, Smyrne, que fut

évêque un disciple de Jean, saint Polycarpe qui, vers la moitié du II^e siècle, vint à Rome, précisément pour discuter avec le pape Anicet du problème des différentes dates de la Pâque. Quant à Sardes, une autre des sept villes, c'est Mélicon, un quartodéciman notoire, qui en fut l'évêque.

Le chapitre cinq de l'Apocalypse est donc le meilleur commentaire de ce que nous célébrons. Il se réfère au même moment historique et liturgique que nous sommes, nous aussi, en train de revivre. Il contient des paroles de Dieu, des paroles inspirées, à nous destinées, ici et maintenant. Écoutons-les.

* * *

« Et je vis – dit-il – dans la main droite de Celui qui siège sur le trône, un livre en forme de rouleau, écrit à l'intérieur et à l'extérieur, et scellé de sept sceaux. » (Ap 5, 1) Ce livre écrit à l'intérieur et à l'extérieur représente l'histoire du Salut et, concrètement, les Écritures de l'Ancien Testament qui la contiennent. Il est écrit à l'intérieur et à l'extérieur expliquaient les Pères de l'Église – pour dire qu'on peut les lire selon la lettre ou selon l'Esprit, c'est-à-dire soit au sens littéral, qui est particulier et provisoire, soit au sens spirituel, qui est universel et définitif. Mais pour pouvoir le lire aussi « à l'intérieur », il faut que le rouleau soit ouvert, alors qu'il est, pour l'instant, scellé de sept sceaux. L'Écriture, avant le Christ, ressemble à la partition d'une immense symphonie écrite sur le papier et dont on ne peut entendre le son puissant, tant qu'on n'a pas mis, en tête de celle-ci, la clé musicale selon laquelle on la lit. Le fonctionnaire de la reine Candace, qui retournait à Jérusalem en



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

compréhension exacte de la Passion du Christ. Il n'y a pas, d'un côté, les hommes avec leurs péchés et, de l'autre, Jésus qui souffre et subit le châtement de ces péchés, tout en restant à distance. Le rapport entre Jésus et le péché n'est pas indirect ni uniquement juridique, mais proche et réel. En d'autres termes, les péchés étaient sur lui, il les avait mystérieusement sur lui, parce qu'il les avait librement « endossés ». « *Il a porté lui-même nos fautes en son corps* » (1 P 2, 24). Il se sentait, en quelque sorte, le péché du monde, et c'est cela la Passion de l'âme.

* * *

Il faudra bien donner un jour un nom et un visage à cette réalité du péché, afin qu'il ne demeure pas pour nous une idée abstraite, ou une chose de peu d'importance, comme il l'est pour le monde. Jésus a assumé tout l'orgueil humain, toute la rébellion ouverte ou sourde contre Dieu, toute la luxure (qui est et demeure péché, même si tous les hommes se mettaient à soutenir le contraire), toute l'hypocrisie, toute la violence et l'injustice, toute l'exploitation des pauvres et des faibles, tout le mensonge, toute la haine, qui est une chose si terrible.

C'est dans la Passion du Christ que les paroles d'Isaïe que nous avons entendues dans la première lecture trouvent leur pleine réalisation : « *Lui, il a été écrasé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous donne le salut s'est abattu sur lui.* » (Is 53, 5) C'est lui le « juste souffrant » qui prie dans les psaumes et dit au Père : « *Sur moi pèse ta colère, et tous tes flots me submergent sur moi ont*

passé tes colères, tes épouvantes m'ont anéanti. » (Ps 88, 8. 17)

Qu'arriverait-il si tout l'univers physique, avec ses milliards de galaxies, pesait tout entier sur un seul point, comme une immense pyramide inversée ? Quelle pression devrait supporter ce point ? Eh bien, dans la Passion, tout l'univers moral du péché, qui n'est pas moins infini que celui de la matière, pesait sur l'âme de l'Homme-Dieu. « *Le Seigneur – est-il écrit – a fait retomber sur lui toute notre iniquité* » (cf. Is 53, 6) ; il est l'Agneau de Dieu qui « *porte sur lui* » le péché du monde (cf. Jn 1, 29). La véritable croix que Jésus a prise sur ses épaules, qu'il a portée jusqu'au Calvaire, et à laquelle il a été finalement cloué, fut le péché !

C'est parce que Jésus porte sur lui le péché que Dieu s'éloigne. L'attraction infinie entre le Père et le Fils est maintenant traversée par une force de répulsion tout aussi infinie. Lorsque, l'été, dans les Alpes, une masse d'air froid qui descend du Nord rencontre une masse d'air chaud qui monte du sud, des tempêtes effrayantes éclatent qui bouleversent l'atmosphère : nuages et hurlements de vent, éclairs qui déchirent le ciel d'une extrémité à l'autre, coups de tonnerre qui font trembler les montagnes. Quelque chose d'analogue s'est produit dans l'âme du Rédempteur : la suprême malignité du péché s'y est télescopée avec la suprême sainteté de Dieu, la déchirant au point de lui causer une sueur de sang et d'arracher de ses lèvres la plainte : « *Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez !* » (Mc 14, 34.)

Parlant des Juifs, en un certain point de sa lettre aux Romains,

saint Paul dit éprouver à leur propos une telle souffrance, en raison de leur refus de l'Évangile, qu'il serait prêt à devenir lui-même « *anathème* », séparé du Christ, au profit de ses frères (cf. Rm 9, 3). Ce que l'Apôtre a entrevu comme la privation suprême, sans toutefois devoir la subir en réalité, Jésus, sur la croix, l'a vécue réellement et jusqu'à l'extrême ; il est devenu « *anathème* », séparé de Dieu, au profit de ses frères. « *Le Christ – est-il écrit – nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en devenant lui-même malédiction pour nous, car il est écrit : maudit celui qui pend au bois. »* (Ga 3, 13) « *Malédiction – katàra* », c'est presque la même chose qu'anathème ; le terme connote une séparation entre Dieu et des hommes, une espèce d'excommunication.

L'expérience du silence de Dieu, que l'homme moderne ressent avec tellement d'acuité, nous aide elle aussi à comprendre quelque chose de la Passion du Christ, pourvu que l'on tienne compte que pour l'homme des temps bibliques, le silence de Dieu n'a pas la même signification que pour l'homme d'aujourd'hui. Le silence de Dieu se mesure à l'intensité avec laquelle on invoque son nom. Il n'a aucun sens pour celui qui ne croit pas ou qui, tout en croyant, ne s'adresse à lui qu'avec tiédeur. Plus est grande la confiance mise en lui et ardente la supplication, plus le silence de Dieu devient douloureux. Nous pouvons ainsi mieux percevoir ce qu'a dû être, pour Jésus en croix, le silence du Père, et quel abîme se cache derrière ce cri : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46.) Marie au pied de la croix sait, elle aussi, ce qu'est le silence de Dieu. Personne d'autre qu'elle ne



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

[...] *Je te ferai père d'une multitude de nations.* » (Gn 17, 5 ; 22, 16-17) De même, mais avec beaucoup plus de force, il dit à Marie : « Parce que tu as fait cela et que tu ne m'as pas refusé ton Fils, ton Fils unique, je te comblerai de bénédictions. Je te ferai mère d'une multitude de nations ! »

Si tous les croyants de l'ensemble des confessions chrétiennes ont en commun la conviction qu'Abraham n'a pas seulement été constitué « exemple et patron, mais aussi cause de bénédiction » (comme l'exprime Calvin, dans son commentaire de Gn 12, 3), qu'« à Abraham est réservé, dans le plan salvifique de Dieu, le rôle de médiateur de bénédiction pour toutes les générations²⁷ », pourquoi tous les chrétiens n'accueilleraient-ils pas avec joie la conviction qu'à plus forte raison, Marie a été constituée par Dieu *cause et médiatrice* de bénédictions pour toutes les générations ? Pas seulement exemple – j'y insiste – mais aussi « *cause de salut pour tout le genre humain* », comme la nomme précisément saint Irénée²⁸ ? Pourquoi ne pas partager la conviction que ce n'est pas seulement à Jean mais à tous les disciples qu'est adressée la parole du Christ mourant : « *Voici ta mère* » (Jn 19, 27) ? Au pied de la croix – dit le Concile – Marie est devenue pour nous « mère dans l'ordre de la grâce²⁹ ».

C'est pourquoi, comme les Israélites au moment de l'épreuve se tournaient vers Dieu en disant : « *Souviens-toi d'Abraham, notre Père !* » (cf. Ex 32, 13 ; Dt 9, 27 ; Tb 4, 12), nous pouvons maintenant nous tourner vers lui, en disant : « Souviens-toi de Marie, notre Mère ! », et comme ceux-ci disaient : « *Ne retire pas de nous ta miséricorde, pour l'amour*

d'Abraham ton ami » (Dn 3, 35), nous pouvons lui dire : « Ne retire pas de nous ta miséricorde, pour l'amour de Marie ton amie ! »

* * *

Il arrive un moment dans la vie où nous avons besoin d'une foi et d'une espérance comme celles de Marie. C'est quand Dieu semble ne plus écouter nos prières, quand on dirait qu'il se dédit et qu'il ne tient pas ses promesses, quand il nous mène d'échec en échec, lorsqu'il nous laisse nous débattre dans notre échec et que les puissances des ténèbres semblent triompher sur tous les fronts ; lorsque, comme le dit un psaume, il semble « *avoir, dans sa colère, fermé son cœur, et avoir oublié sa miséricorde* » (Ps 77, 10). Quand cette heure arrive pour toi, souviens-toi de la foi de Marie et crie : « Mon Père, je ne te comprends plus, mais je me fie à toi ! »

Peut-être Dieu cherche-t-il justement quelqu'un qui lui sacrifie, comme Abraham, son « Isaac », c'est-à-dire, l'être, ou la chose, ou le projet, ou la fondation, ou le poste qui lui sont chers, que Dieu lui a confiés un jour, et pour lesquels il a travaillé toute sa vie... C'est là l'occasion que Dieu t'offre pour que tu lui montres qu'il t'est plus cher que tout, et plus que ses dons, plus que le travail que tu accomplis pour lui. Dieu a mis Marie à l'épreuve sur le Calvaire « pour voir ce qu'elle avait dans le cœur », et dans le cœur de Marie est resté intact, et même plus fort que jamais, le « oui » et le « *me voici !* » du jour de l'Annonciation. Puisse-t-il, en ces moments-là, trouver également notre cœur prêt à lui dire « oui » et « *me voici !* ».

Sur le Calvaire – ai-je dit – Marie s’est unie à son Fils dans l’adoration de la sainte volonté du Père. En cela elle a réalisé, à la perfection, sa vocation de figure de l’Église. Maintenant elle est là et nous attend. On a dit du Christ qu’il « est en agonie jusqu’à la fin du monde et [qu’] il ne faut pas le laisser seul durant ce temps-là³⁰ ». Et si le Christ est en agonie et sur la croix jusqu’à la fin du monde, de manière incompréhensible pour nous mais véritable, où donc peut bien être Marie, durant ce temps-là, si ce n’est avec lui « *au pied de la croix* » ? Là, elle invite les âmes généreuses et leur donne rendez-vous, pour qu’elles s’unissent à elles dans l’adoration de la sainte volonté du Père. L’adorer sans la comprendre. Il ne faut pas laisser Marie seule durant ce temps-là. Elle sait qu’il n’y a absolument rien de plus important, de plus beau, de plus digne de Dieu, que nous puissions faire dans la vie, au moins une fois avant de mourir.

Il est écrit que quand Judith retourna parmi les siens, après avoir mis sa propre vie en danger pour son peuple, les habitants de la ville coururent à sa rencontre, et le grand prêtre la bénit en disant : « *Sois bénie, ma fille, par le Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre [...] Jamais la confiance dont tu as fait preuve ne s’effacera de l’esprit des hommes.* » (Jdt 13, 18-19) En ce jour, ce sont les mêmes paroles que nous adressons à Marie : « *Bénie sois-tu parmi les femmes !* » Le courage dont tu as fait preuve ne s’effacera jamais du cœur ni du souvenir de l’Église !

25 *Lumen Gentium*, n. 58.

26. Canon romain.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

non. Il est, aux yeux de Dieu, ce qui peut arriver de plus important sur la face de la terre, une nouveauté absolue.

* * *

Maintenant que nous avons déposé, au moins par le désir, tout notre orgueil au pied de la croix, il nous reste à faire, brièvement, une seconde chose : revêtir l'humilité du Christ. « *Je ne laisserai subsister en ton sein qu'un peuple humble et modeste, et c'est dans le nom du Seigneur que s'abritera le reste d'Israël.* » (So 3, 12-13) Le Christ a commencé à donner existence, sur la croix, à ce peuple humble et pauvre qui a confiance dans le Seigneur ; à présent, c'est nous qui devons commencer à en faire partie de fait comme, par le baptême, nous avons déjà commencé à en faire partie de droit.

Jésus dit dans l'Évangile : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* » (Mt 11, 29) Qu'a donc fait Jésus pour se dire humble ? S'est-il entendu déprécier, ou bien s'est-il déprécié en parlant de lui-même ? Au contraire, il s'est proclamé « *Maître et Seigneur* » (Jn 13, 13) ; il a dit de lui-même qu'il était plus que Jonas, que Salomon, qu'Abraham, (cf. Jn 8, 53 ; Mt 12, 41-42), plus que tous. Qu'a-t-il donc fait ? « *Il a pris la forme d'un esclave* » (Ph 2, 7). Il ne s'est pas *considéré* comme petit, il ne s'est pas *déclaré* petit, mais il s'est *fait* petit et petit pour nous servir. Il s'est fait, lui le premier, « *le plus petit de tous et le serviteur de tous* » (cf. Mc 9, 35). Le Christ n'a pas craint de compromettre sa dignité divine en s'abaissant jusqu'à paraître un homme comme les autres.

L'humilité du Christ, au-delà du service, est faite d'obéissance : « *Il s'est humilié en devenant obéissant jusqu'à la mort.* » (Ph 2, 8) Humilité et obéissance apparaissent ici comme étant presque la même chose. Jésus sur la croix est humble parce qu'il n'oppose aucune résistance à la volonté du Père. Il a « *remis à Dieu son pouvoir* », il a accompli le grand « *mystère de la piété* » (cf. 1 Tm 3, 16). L'orgueil se brise par la soumission et l'obéissance à Dieu et aux autorités instituées par Dieu. Il y a quelqu'un qui, dans sa vie, n'a toujours fait que discuter avec Dieu comme s'il traitait avec lui d'égal à égal. Il a fini par se convaincre lui-même qu'il pouvait mettre en échec Dieu lui-même, parce qu'il a tenu en échec les hommes et ses supérieurs. Il ne s'est jamais vraiment plié ni soumis à Lui. Qu'il le fasse, avant de mourir, s'il veut trouver finalement la paix de l'âme. Qu'il se rappelle ce qui est écrit : « *Chose terrible que de tomber aux mains du Dieu vivant !* » (He 10, 31.) Y tomber en état d'impénitence, s'entend.

* * *

Sur la croix, Jésus n'a pas seulement révélé ou pratiqué l'humilité ; il l'a aussi créée. L'humilité vraie, l'humilité chrétienne, consiste désormais à participer à l'état intérieur du Christ sur la croix. « *Ayez en vous – dit l'Apôtre – les mêmes sentiments que ceux qui furent dans le Christ Jésus.* » (Ph 2, 5) Les mêmes, et non d'autres semblables. Outre cela, il est très facile de tenir pour de l'humilité ce qui en est le contraire, ou ce qui est qualité naturelle, ou timidité, ou tendance à minimiser, ou simplement bon sens ou intelligence, quand il ne s'agit pas

d'une forme raffinée d'orgueil.

Revêtus de l'humilité du Christ il nous sera plus facile, entre autres choses, de travailler à l'unité des chrétiens, parce qu'unité et paix sont le cortège habituel de l'humilité. Ils le sont également au sein de la famille. Le mariage naît d'un acte d'humilité. Le jeune homme qui tombe amoureux et qui à genoux, comme on le faisait jadis, demande la main de la jeune fille, fait l'acte d'humilité le plus radical de sa vie. Il se fait mendiant, et c'est comme s'il disait : « Donne-moi ton être, car le mien ne me suffit pas, je ne me suffis pas à moi-même ! » On dirait que Dieu a créé l'homme de sexe masculin et de sexe féminin pour qu'ils apprennent à être humbles, à sortir d'eux-mêmes, à ne pas être altiers ni autosuffisants, et pour qu'ils découvrent la béatitude qu'il y a à dépendre de quelqu'un qui vous aime. Dieu a inscrit l'humilité jusque dans notre chair. Mais, hélas ! combien de fois l'orgueil reprend ensuite l'avantage et fait payer à l'autre le besoin initial qu'il avait eu de lui ou d'elle ! Entre l'homme et la femme se dresse alors le terrible mur de l'orgueil et de l'incommunicabilité qui éteint toute joie. C'est aussi aux conjoints chrétiens qu'est adressée, ce soir, l'invitation à déposer au pied de la croix tout ressentiment, à se réconcilier entre eux, en se jetant, si possible, dans les bras l'un de l'autre, par amour du Christ qui, en ce jour, sur la croix « *a détruit en lui l'hostilité* » (cf. Ep 2, 16). Le « peuple humble » était représenté, au pied de la croix, par Marie, celle qu'un texte du Concile Vatican II appelle « la première parmi ces humbles et ces pauvres du Seigneur qui, avec confiance, attendent et reçoivent de lui le salut³⁸ ».



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

fait l'expérience de ce qu'on ne s'appartient plus. C'est une ouverture de notre être à l'autre. C'est pourquoi on en éprouve de la pudeur. Mais on n'a pas le droit de cacher son émotion à celui qui en est l'objet. Elle lui appartient, elle est sienne, c'est lui qui l'a suscitée, c'est à lui qu'elle est destinée. Jésus n'a pas caché son émotion à la veuve de Naïm (cf. Lc 7, 13), ni aux sœurs de Lazare, il a même « *fondu en larmes* » (Jn 11, 35). Et nous aurions honte de lui manifester notre émotion ?

À quoi sert l'émotion ? Elle est précieuse, parce qu'elle est comme le labour qui brise la couche dure de la terre, permettant ainsi à la semence de s'enfouir profondément dans le sol. L'émotion est souvent le début d'une véritable conversion et d'une vie nouvelle. Nous-mêmes n'avons-nous jamais pleuré – ou au moins désiré pleurer – à cause de la Passion du Christ ? Certains saints ont usé leurs yeux à force de pleurer sur elle. « Je pleure sur la Passion de mon Seigneur », répondait François d'Assise à quiconque lui demandait la raison de tant de larmes. « *Ils regarderont – est-il écrit – vers celui qu'ils ont transpercé [...] Ils le pleureront comme on pleure un fils premier-né.* » (Za 12, 10 ; cf. Jn 19, 37) Ce n'est pas seulement une prophétie, c'est une invitation, un ordre de Dieu.

C'en est assez des larmes versées sur nous-mêmes, fausses larmes d'apitoiement sur soi. Le temps est venu de verser d'autres larmes. De belles larmes de stupéfaction, de joie, de gratitude. D'émotion, plus encore que de repentir. C'est cela aussi « *renaître de l'eau* » (cf. Jn 3, 3.5). Combien de fois, en entendant évoquer la Passion ou en m'apprêtant à le faire moi-même, je me suis remémoré ce vers célèbre de Dante et je me le

suis répété, plein d'une espèce de colère contre moi-même :
« Et si tu ne pleures pas, de quoi pleure la terre⁴⁴ ? »

La liturgie de l'Église nous donne l'exemple. À Pâques, elle exprime son émotion. « Ô merveilleuse condescendance de ta bonté pour nous ! – s'exclame-t-elle, dans l'*Exultet* – Ô inestimable tendresse de charité... Ô heureuse faute, qui nous a valu un si grand Rédempteur ! » Répétons ces paroles, ce soir, nous aussi, après avoir évoqué le cri du Christ mourant sur la croix : « Ô heureuse faute, qui nous a valu un si grand Rédempteur ! »

39. BASILE LE GRAND, *Traité du Saint-Esprit*, 16.

40. Cf. AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, XIV, 28.

41. AUGUSTIN, *Confessions*, X, 27.

42. ANGELE DE FOLIGNO.

43. B. PASCAL, *Pensées*, 806.

44. DANTE ALIGHIERI, *L'enfer*, XXXIII, 42.

XIII

« *DIEU N'A PAS ÉPARGNÉ SON PROPRE FILS* »

La Parole de Dieu a un don à nous faire, ce soir : un don si grand que je m'attriste déjà à la pensée que je risque de l'abîmer, ou même que je ne pourrai pas éviter de l'abîmer. Aussi, je veux me prémunir, en livrant ce don immédiatement et en son entier. Je veux prononcer son nom et le mettre en sécurité dans votre cœur, avant que cette plénitude ne se disperse du fait de cette tentative de la traduire par des mots. Le Père, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ !

Comme je voudrais le crier avec pureté et amour, ce nom dont « *toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom* » (Ep 3, 14-15). Jésus seul est en mesure de parler du Père. Quand Jésus parle du Père, les yeux de ses disciples s'écarquillent, ils en éprouvent une grande nostalgie, et Philippe s'écrie : « *Montre-nous le Père et cela nous suffit !* » (Jn 14, 8.)

Mais pourquoi parler du Père, en ce jour qui est celui de la mort du Christ ? Saint Paul a écrit : « *La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs.* » (Rm 5, 8) Et encore : « *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous* » (Rm 8, 32). Affirmation surprenante. Pour la raison humaine, le fait que Jésus soit mort sur la croix ne démontre pas l'amour du Père mais plutôt sa cruauté, ou du moins son implacable justice. Et de fait, la connaissance du Père est comme masquée, même



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

alors, le Christ qui juge les hommes et l'histoire. Depuis le moment où le Messie a accompli le salut en s'immolant sur la croix comme un agneau, il est devenu le juge universel. C'est devant lui que se décide qui tient bon et qui tombe. Il n'y a pas d'appel. Il est l'instance suprême. Telle est la foi immuable que l'Église continue à proclamer dans le Credo : « Et il viendra à nouveau dans la gloire pour juger les vivants et les morts. Et son règne n'aura pas de fin. »

* * *

Durant tant de millénaires de vie sur la terre, l'homme s'est habitué à tout ; il s'est adapté à toutes sortes de climats, et est parvenu à s'immuniser contre toutes sortes de maladies. Mais il y a une chose à laquelle il ne s'est jamais habitué : l'injustice. Il continue à la ressentir comme intolérable. « Cette faim de justice et de confession travaille les viscères de la planète et se traduit par des éruptions et des convulsions, comme ces nœuds et ces coliques de la nature qui ont leur origine dans les chaînes de montagne. » De même que nous avons besoin de miséricorde, ainsi, et peut-être davantage encore, avons-nous besoin de justice. C'est à cette soif de justice que répondra le jugement. Il ne sera pas voulu seulement par Dieu, mais aussi, paradoxalement, par les hommes, et même par les impies. « Au jour du jugement universel, ce n'est pas seulement le Juge qui descendra du ciel, mais c'est toute la terre qui se précipitera à sa rencontre⁵⁵. »

Le Vendredi saint est l'occasion propice pour faire revivre la vérité du jugement final, sans lequel l'histoire et le monde

entier deviennent incompréhensibles, scandaleux. Pour le visiteur qui arrive place Saint-Pierre, la colonnade du Bernin semble, à première vue, quelque peu désordonnée. Les quatre rangées de colonnes qui entourent la place sont toutes asymétriques, comme une forêt d'arbres gigantesques plantés là au petit bonheur. Mais il est bien connu qu'il existe un endroit, signalé par un cercle sur le sol, à l'intérieur duquel on doit se poster. De ce point d'observation, la perspective change du tout au tout. Une admirable harmonie apparaît ; les quatre rangées de colonnes s'alignent comme par enchantement, comme si elles n'en constituaient qu'une seule. C'est un symbole de ce qui se passe sur cette place qui est plus grande que le monde. Tout y semble désordonné, absurde, et davantage le fruit du hasard que d'une providence divine.

Un sage de l'Ancien Testament l'observait déjà : « Il arrive la même chose – disait-il – au juste qu'à l'impie [...] J'ai remarqué que, sous le soleil, l'iniquité prend la place du droit et l'impiété prend la place de la justice. » (cf. Qo 3, 16 ; 9, 3) Et en effet, à toutes les époques, on a vu l'iniquité triomphante et l'innocence vaincue. Mais pourquoi ne croit-on pas qu'il y a dans le monde quelque chose de stable et de sûr, faisait remarquer Bossuet ? Pourtant, on constate parfois le contraire, à savoir : que l'innocence est sur le trône et l'iniquité sur la potence. Mais que concluait le sage de l'Ancien Testament de tout cela ? « Alors, je me suis dit : le juste et le criminel, Dieu les jugera, car il y a un temps pour chaque chose. » (Qo 3, 17). C'est ainsi qu'il a découvert, lui aussi, le bon angle de perspective : le jugement final.

* * *

Il a été établi que « *les hommes ne meurent qu'une fois, après quoi il y a un jugement* » (He 9, 27). Vues sous cet angle, comme les vicissitudes humaines changent d'aspect, y compris celles de notre monde d'aujourd'hui ! Chaque jour nous parviennent des nouvelles d'atrocités commises sur les faibles et les êtres sans défense, et qui restent impunies. Nous voyons des gens accusés de crimes horribles se défendre, le sourire aux lèvres, et tenir en échec juges et tribunaux, en se prévalant d'un manque de preuves. Comme si en se montrant pleins d'assurance devant la justice humaine, ils avaient tout résolu. Vous n'avez rien fait, pauvres frères, vous n'avez rien fait du tout ! Le vrai jugement doit encore commencer. Quand bien même vous finiriez vos jours en liberté, craints, honorés, voire enterrés avec toute la pompe religieuse, après avoir laissé de larges dons pour des œuvres pieuses, vous n'aurez rien fait. Le vrai juge vous attend à la sortie, et à lui, on ne la fait pas ! Dieu ne se laisse pas corrompre. Et c'est une chose terrible que de tomber, en cet état, « *entre les mains du Dieu vivant* » (He 10, 31).

Nous savons comment se déroulera le jugement. « Alors il dira encore à ceux de gauche : “Allez-vous en loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'étais un étranger et vous ne m'avez pas accueilli, nu et vous ne m'avez pas vêtu, malade et prisonnier et vous ne m'avez pas visité.” » (Mt 25, 41-43) Qu'advient-il alors de ceux qui non seulement n'ont pas



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

ils ne se rendent pas compte que, de cette manière, ils ne se privent pas seulement de l'Église, mais aussi du Christ (à moins qu'ils n'aient l'excuse de l'ignorance ou de la bonne foi). Ce que Jésus a dit de tout mariage vaut, à plus forte raison, pour le Christ et l'Église : « *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni !* » (Mt 19, 6.)

Quiconque n'aime pas l'Église (tout au moins, une fois qu'il l'a connue) n'aime pas le Christ. « Il ne peut avoir Dieu pour Père – disait saint Cyprien – celui qui n'a pas l'Église pour mère⁵⁹. » Et avoir l'Église pour mère ne signifie pas seulement avoir été baptisé dans l'Église mais également l'estimer, la respecter, l'aimer comme une mère, se sentir solidaires avec elle pour le meilleur comme pour le pire.

Si l'on regarde, depuis la voie publique, le vitrage d'une ancienne cathédrale, on ne verra que des morceaux de verre sombres maintenus ensemble par des entrelacs de plomb noir. Mais si l'on franchit le seuil et que l'on regarde de l'intérieur, face à la lumière, c'est alors un spectacle de couleurs et de formes à vous couper le souffle. C'est exactement ce qui se passe pour l'Église. Quiconque la regarde de l'extérieur, avec les yeux du monde, ne voit que les côtés obscurs et les misères, mais quiconque la regarde de l'intérieur, avec les yeux de la foi, en sentant qu'il fait partie d'elle, verra ce que voyait Paul : un merveilleux édifice, un corps bien constitué, une épouse sans tache, un « grand mystère » ! Quiconque regarde, de l'extérieur de cette basilique, le petit vitrail qui nous fait face ne verra rien de spécial, si ce n'est un verre sombre ; mais nous qui sommes ici, nous y distinguons une colombe toute lumineuse : l'Esprit

Saint.

* * *

Peut-être diras-tu : « Mais alors, et l'incohérence de l'Église, et les scandales qui furent même le fait de certains papes ? » Tu dis cela, bien sûr, parce que tu raisones humainement, en homme charnel, et que tu ne parviens pas à accepter que Dieu manifeste sa puissance et son amour à travers la faiblesse. Tu ne parviens pas toi-même à atteindre l'innocence, et tu l'exiges de l'Église, alors que Dieu a décidé de manifester sa gloire et sa toute-puissance justement au travers de cette faiblesse et de cette imperfection terribles des hommes, y compris des « hommes d'Église », et que c'est de cette dernière qu'il a fait son épouse, qui est merveilleuse en ceci précisément qu'elle fait éclater sa miséricorde à lui. Le Fils de Dieu est venu en ce monde et, en bon menuisier qu'il était devenu à l'école de Joseph, il a rassemblé les petits morceaux de planches, les plus inutilisables, les plus criblés de nœuds qu'il a pu trouver, et il en a tiré une barque qui tient la mer depuis deux mille ans !

Les péchés de l'Église ! Crois-tu que Jésus ne les connaît pas mieux que toi ? Ne savait-il pas pour qui il mourait, ni où étaient alors ses apôtres ? Mais il a aimé cette Église réelle, pas une Église imaginaire ou idéale. Il est mort « *pour la rendre sainte et immaculée* », et non parce qu'elle était sainte et immaculée. Le Christ a aimé l'Église « *en espérance* » (cf. Rm 8, 24) : non seulement pour ce qu'elle « est », mais aussi pour ce qu'elle « sera » : la Jérusalem céleste « *prête comme une épouse parée pour son époux* » (Ap 21, 2).

Mais après tout, pourquoi notre Église est-elle si pauvre et si lente ? Nous le sommes-nous jamais demandé ? Don Primo Mazzolari, qui était tout sauf prodigue en flatteries à l'égard de l'Église institutionnelle, a écrit : « Seigneur, je suis ta chair infirme ; je pèse sur toi comme la croix pesante, comme l'épaule qui ne résiste pas. Pour ne pas me laisser à terre, tu te charges aussi de mon fardeau et tu marches comme tu peux. Et parmi ceux que tu portes il y a toujours quelqu'un qui te fait grief de ne pas marcher selon les règles et accuse de lenteur ton Église, elle aussi, oubliant que, chargée comme elle est de scories humaines qu'elle ne peut, ni ne veut jeter à la mer (ce sont ses enfants !), porter a plus de valeur que d'arriver. »

L'Église est lente, certes. Elle est lente dans son évangélisation, dans sa réponse aux signes des temps, dans sa défense des pauvres et pour tant d'autres choses. Mais savez-vous pourquoi elle est lente ? Parce qu'elle nous porte sur ses épaules, lestés que nous sommes du poids du péché. Les enfants accusent leur mère d'être pleine de rides, et ces rides, comme c'est le cas dans la réalité humaine, c'est justement à eux qu'elle les doit. Le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour qu'elle soit « sans tache », et l'Église serait sans tache, si nous n'en avions pas nous-mêmes ! L'Église aurait moins de rides si j'avais commis moins de péchés. Érasme de Rotterdam répondit un jour à l'un des Réformateurs qui lui reprochait de rester dans l'Église catholique, malgré sa corruption : « Je supporte cette Église en attendant qu'elle devienne meilleure, puisqu'elle aussi est contrainte de me supporter en attendant que je devienne meilleur. »



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

« *Terra, pontus, astra, mundus : quo lavantur flumine* – La terre, la mer, les astres : quel fleuve les lave ! »

À un certain moment, le poète s'adresse à la croix comme à une créature vivante, dans cette strophe émue : « *Flecte ramos arbor alta, tensa laxa viscera...* – Ploie tes branches, arbre élevé, détends tes fibres. Assouplis ta dureté naturelle et soutiens sur des solives douces les membres de notre Roi ! »

* * *

Tel est le « dévoilement » du mystère de la croix au long de l'histoire du salut. Mais il doit se renouveler à chaque époque. Aujourd'hui aussi, il faut qu'aux yeux de notre génération « resplendisse le mystère de la croix ». Le dévoilement rituel doit être accompagné d'un dévoilement existentiel qui se produise dans la vie et dans le cœur de chacun. De l'arbre de vie planté au centre de la nouvelle Jérusalem, on lit qu'il « *fructifie douze fois, une fois chaque mois* » (cf. Ap 22, 2). La croix a en réserve une récolte et un fruit également pour la saison actuelle de l'histoire et nous devons nous efforcer de le récolter.

Mais comment faire comprendre le mystère de la croix à une société comme la nôtre qui oppose à la croix le plaisir, à tous les niveaux ; qui croit avoir définitivement racheté le plaisir, l'avoir soustrait à l'injuste suspicion et à la condamnation qui pesaient sur lui ; qui dédie des hymnes au plaisir, comme jadis s'élevaient des hymnes à la croix ; une culture qui tire directement du mot grec *hedonè* (plaisir) sa qualification d'« hédoniste », et dont, hélas !, nous faisons tous partie à

divers degrés, au moins de fait, même si nous la condamnons en paroles ?

C'est là qu'ont leur origine beaucoup de problèmes et d'incompréhensions entre l'Église et la soi-disant culture laïque d'aujourd'hui. Nous pouvons au moins tenter de déterminer où se trouve le vrai nœud du problème, pour découvrir qu'il constitue peut-être un point de départ pour un dialogue serein. Le point commun est la constatation qu'en cette vie, plaisir et douleur se succèdent avec la même régularité qu'au déferlement d'une vague dans la mer succède une dépression qui entraîne en arrière le naufragé qui tente d'atteindre le rivage. Plaisir et douleur sont imbriqués l'un dans l'autre, inextricablement.

L'homme cherche désespérément à séparer ces deux frères siamois, à isoler le plaisir de la douleur. Parfois, il s'imagine y être parvenu et, dans l'enivrement de sa joie, il oublie tout et célèbre sa victoire. Mais c'est pour peu de temps. La douleur est là, comme une boisson enivrante qui, en s'oxydant, se transforme en poison. Il ne s'agit pas d'une douleur différente, indépendante ou dépendant d'une autre cause, mais bien de la douleur qui découle du plaisir. C'est le plaisir désordonné lui-même qui se transforme en souffrance. Et cela, ou d'un seul coup, tragiquement, ou peu à la fois, à cause de son incapacité de durer et à cause de la mort.

C'est un fait que l'homme a constaté par lui-même et qui est illustré de mille façons dans son art et dans sa littérature. Le caractère indissociable de l'amour et de la mort, *eros* et *thanatos*, était déjà connu du païen Lucrèce. Les « fleurs du mal » – nous assure leur chantre lui-même – ont à peine fini

d'éclore, que déjà émane d'elles une odeur de décomposition et de mort.

* * *

L'Église affirme avoir une réponse à donner à ce véritable drame de l'existence humaine. Pourquoi refuser son explication, avant même de l'avoir vraiment écoutée ?

La voici. Dès l'origine, il y a eu un choix volontaire de l'homme, rendu possible par sa nature composite, qui l'a amené à orienter exclusivement en direction des choses visibles la capacité de joie dont il avait été doté pour qu'il aspire à jouir de Dieu.

Au plaisir choisi contre Dieu et contre la raison, Dieu a lié la douleur et la mort, au travers de la nature elle-même (cf. Gn 3, 16 et s). Il s'agissait plus d'un remède que d'une punition : pour qu'il n'advienne pas que, en obéissant à son égoïsme débridé, l'homme se détruise entièrement, ni que chacun détruise son prochain. C'est ainsi que nous voyons désormais la souffrance s'attacher au plaisir comme son ombre. Mais plaisir et douleur ne se compensent pas mutuellement ; cette douleur ne rachète pas le plaisir, parce qu'elle-même est le fruit du plaisir, une part de la même dialectique de péché.

La croix du Christ a enfin brisé cet enchaînement. Lui, « *Au lieu du plaisir qui lui était offert [le plaisir de faire sa volonté propre], il a enduré la croix* » (*proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*) (cf. He 12, 2). Il a fait le contraire de ce que fit Adam et que fait aujourd'hui chaque être humain. Ce faisant, il a introduit dans le monde une nouvelle qualité de douleur : la



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Quand il s'agit de la mort, la chose la plus importante dans le christianisme ce n'est pas que nous devons mourir, mais le fait que le Christ est mort. Le christianisme ne pénètre pas les consciences avec la peur de la mort, mais avec la mort du Christ. Jésus est venu pour libérer les hommes de la peur de la mort et non pas pour l'accroître. Le Fils de Dieu a assumé la chair humaine, « *pour réduire à l'impuissance celui qui a le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le démon, et ainsi libérer ceux qui, par crainte de la mort, étaient soumis à l'esclavage pour toute la vie* » (He 12, 14 et s).

Ce qui effraie peut-être le plus dans la mort, c'est la solitude dans laquelle nous devons l'affronter. « Personne a-t-il été dit – ne peut mourir pour l'autre, mais chacun devra lutter personnellement avec la mort. Nous pouvons crier autant que nous voulons aux oreilles de celui qui sera à nos côtés, mais à ce moment-là, chacun devra se retrouver avec lui-même⁶⁹. »

Mais cela n'est plus tout à fait vrai. « *Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons* » (2 Tm 2, 11). Il est donc possible de mourir à deux !

On se rend compte alors de la gravité de l'euthanasie du point de vue chrétien. L'euthanasie enlève à la mort de l'homme son lien avec la mort du Christ ; elle la dépouille de son caractère pascal ; elle la ramène à ce qu'elle était avant la venue de Jésus-Christ. La mort est privée de sa majesté austère en devenant l'œuvre de l'homme, décision d'une liberté finie. Elle est littéralement « profanée », c'est-à-dire dépouillée de son caractère sacré.

* * *

Depuis que le monde existe, les hommes n'ont jamais cessé de chercher des remèdes contre la mort. L'un d'entre eux, typique de l'Ancien Testament, s'appelle la progéniture : survivre au travers de ses propres enfants. Un autre remède est la renommée. « Je ne mourrai pas totalement », chante le poète païen, *non omnis moriar*. « J'ai dressé un monument plus résistant que le bronze », *aere perennius* (Horace).

De nos jours, on a de plus en plus recours à un nouveau pseudo-remède : la doctrine de la réincarnation. Mais il a été établi que « *le sort des hommes est de mourir une seule fois, et c'est après que vient le jugement dernier* » (He 9, 27). Une seule fois, *semel* ! La doctrine de la réincarnation est incompatible avec la foi chrétienne. La façon dont la réincarnation nous est proposée en Occident est le fruit, entre autres, d'une erreur énorme. À l'origine, et dans toutes les religions où elle est professée comme faisant partie de leur credo, la réincarnation ne signifie pas un supplément de vie, mais de souffrance ; elle n'est pas source de consolation mais d'épouvante. Avec elle, on dit ceci à l'homme : « Fais attention, si tu fais le mal, tu devras renaître pour l'expier. » C'est une menace et un châtement. C'est comme si on disait à un prisonnier, à la fin de sa détention, que sa peine a été doublée et qu'il doit tout recommencer depuis le début. Nous possédons tout, nous avons tout adapté à notre mentalité occidentale matérialiste et sécularisée. Nous avons fait de la doctrine de la réincarnation, inventée avant la nouvelle de la résurrection du Christ, un alibi pour échapper à la gravité de la vie et de la

mort.

Le vrai remède est celui dont l'Église se souvient aujourd'hui : « *Un seul est mort pour tous.* » « Le Christ a fait l'expérience de la mort au profit de tous ! » Pour se protéger de la mort, nous ne devons pas faire autre chose que de nous approcher davantage de lui. Nous devons nous ancrer à Jésus-Christ, par la foi, comme l'ancre que l'on jette au fond de la mer pour que le bateau puisse résister dans la tempête imminente.

Autrefois on enseignait diverses façons de se préparer à la mort. La principale était de penser souvent à elle, de se la représenter dans les détails les plus morbides. L'important n'est pas vraiment d'avoir notre mort sous nos yeux, mais plutôt la mort de Jésus-Christ, pas le crâne représentant la mort mais le crucifix. L'intensité d'union avec lui correspondra à l'intensité de notre assurance face à la mort.

Nous devons faire en sorte que l'attachement au Christ soit plus fort que l'attachement aux choses, au travail, aux personnes chères, à tout, de façon à ce que rien n'ait le pouvoir de nous retenir quand arrivera « *le moment du départ* » (2 Tm 4, 6).

À l'approche de sa mort François d'Assise, qui avait réalisé à un degré parfait cette union avec le Christ, a ajouté une strophe à son Cantique des créatures : « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur Mort corporelle, à laquelle aucun homme vivant ne peut échapper. » Et lorsqu'on lui a annoncé qu'il était sur le point de mourir, il s'est exclamé : « Sois la bienvenue ma sœur la Mort ! » La mort a changé de visage : elle est devenue



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

71. B. PASCAL, *Pensées*, 553, Br.
72. JEAN-PAUL II, Lettre Encyclique *Sollicitudo rei socialis*, n. 42.
73. PAUL VI, Exhortation Apostolique *Evangelica testificatio* 17 s ; dans EV, 4, p. 649 et s.
74. JEAN CHRYSOSTOME, Homélie sur Matthieu 50, 3-4 (PG 58, 508 s).
75. S. SEVERO, *Vita Martini*, 3. Modadori, Milan 1975, p. 13 et s.

XIX

« *IL A ABATTU LE MUR DE LA SÉPARATION* »

Dans sa Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente* qui, comme une étoile, a guidé l'Église catholique vers le Jubilé de l'An 2000, le Saint-Père Jean-Paul II a écrit : « Il est juste que le deuxième millénaire du christianisme arrivant à son terme, l'Église prenne en charge, avec une conscience plus vive, le péché de ses enfants... Elle ne peut passer le seuil du nouveau millénaire sans inciter ses fils à se purifier, dans la repentance, des erreurs, des infidélités, des incohérences, des lenteurs. » (n. 33)

Parmi ces péchés, celui qui fut commis contre le peuple juif revêt un relief particulier. À la fin du Symposium sur les chrétiens et l'antisémitisme qui s'est tenu au Vatican du 30 octobre au 1^{er} novembre 1997, le Pape affirmait :

« Dans le monde chrétien, des interprétations erronées et injustes du Nouveau Testament relatives au peuple juif et à sa prétendue culpabilité ont trop longtemps circulé, engendrant des sentiments d'hostilité à l'égard de ce peuple. Elles ont contribué à assoupir bien des consciences de sorte que, quand a déferlé sur l'Europe la vague des persécutions inspirées par un antisémitisme païen [...], la résistance spirituelle de beaucoup n'a pas été celle que l'humanité était en droit d'attendre de la part des disciples du Christ. »

Depuis longtemps, les fondements théologiques qui permettent cette courageuse prise de responsabilité ont été clarifiés sans que soit entamée le moins du monde notre foi en

l'Église, qui est en elle-même « sainte et immaculée⁷⁶ ».

Mais dans ces demandes de pardon de la part de l'Église, il y a également une signification théologique qui ne doit pas passer inaperçue. Quand l'Église prend sur elle la responsabilité des fautes de ses membres, elle accomplit l'acte peut-être le plus beau que l'on puisse faire sur terre : elle disculpe Dieu, elle proclame : Dieu est innocent, « *anaitios o Theos ! Dieu est sans faute* » ; c'est nous qui avons péché. Elle dit avec le prophète : « *Au Seigneur notre Dieu, la justice ; à nous la honte sur le visage !* » (Ba 1, 15.)

* * *

Tout au long des siècles, le Vendredi saint a été le terrain de culture privilégié de l'incompréhension et de l'hostilité envers les Juifs. Il est donc juste que ce soit à partir du Vendredi saint que commence l'œuvre de réconciliation et de « purification de la mémoire ».

Saint Paul nous donne cette interprétation de l'événement de la croix :

« C'est lui, le Christ, qui est notre seule paix : des deux, Israël et les païens, il a fait un seul peuple ; par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce mur qui les séparait, le mur de la haine [...]. Il voulait ainsi rassembler les uns et les autres en faisant la paix [...]. Les uns comme les autres, réunis en un seul corps, il voulait les réconcilier avec Dieu par la croix : en sa personne, il a tué la haine [...]. Par lui, les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit. » (Ep 2, 14-18)

Ces deux peuples, bien sûr, sont les Juifs et les païens.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

XX

« *IL A DONNÉ SON FILS POUR SAUVER SON SERVITEUR* »

En cette année qui précède immédiatement le Grand Jubilé de l'an 2000, le Saint-Père a choisi que nous médions sur la personne du Père. C'est donc de lui que nous voudrions parler.

Quel rapport y a-t-il entre la personne du Père et la liturgie du Vendredi saint ? Le Vendredi saint n'est-il plutôt une preuve à charge pour le Père, un événement qu'on devrait taire quand on parle de lui ? Il nous faut admettre que, bien que ce ne fût pas du tout l'intention de la liturgie, ce jour a bien souvent dans le passé contribué à ternir l'image de Dieu Père. Pour accentuer les souffrances de Jésus sur la croix, on présentait une image du Père qui ne pouvait qu'inspirer de l'épouvante.

Le Vendredi saint 1662, dans un discours à la cour du roi de France, un des plus grands orateurs sacrés de l'Histoire, J.-B. Bossuet, s'adresse à Jésus en disant : « Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père ; et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances⁸⁰. »

La présente liturgie est l'occasion propice de mettre fin à cet état de fait et de dissiper l'équivoque qui en a été la cause.

* * *

Jusqu'à il y a peu de temps, on avait coutume de définir le Saint-Esprit comme « le grand inconnu » des trois Personnes divines. Nous ne pouvons plus honnêtement aujourd'hui dire la même chose. Au cours du siècle qui vient de s'écouler, le Saint-Esprit s'est imposé « de force » à l'attention de l'Église. La Pneumatologie s'est renouvelée, mais aussi et surtout la Pentecôte, grâce à l'expérience qu'une centaine de millions de croyants de toutes les Églises chrétiennes ont faite. Nous devons dire aujourd'hui que le grand inconnu, c'est le Père. Il est plus qu'inconnu, on le refuse !

Les causes de l'obscurcissement de la figure de Dieu Père dans la culture moderne sont multiples. À la base, l'homme revendique une autonomie absolue. Et étant donné que Dieu le Père se présente comme le principe même et la source de toute autorité, il ne restait plus qu'à le nier, ce qui est fait. Marx disait : « La racine de l'homme, c'est l'homme lui-même⁸¹ » suivi par Sartre : « Si Dieu existe, l'homme n'est rien⁸². » Ce ne sont que quelques-unes des voix qui se sont élevées dans notre monde occidental au cours des deux derniers siècles.

Freud pensait pouvoir donner une justification psychologique à ce refus. Pour lui, le culte du père céleste n'est qu'une projection du complexe parental qui porte l'enfant à idéaliser son père de la terre après avoir voulu le tuer.

À propos de la période qui précède la révélation évangélique, un auteur du II^e siècle disait : « L'ignorance du Père était cause d'angoisse et de peur⁸³. » C'est la même chose aujourd'hui : l'ignorance du Père est toujours source d'angoisse et de peur. Si le père est, à tous niveaux, spirituel et matériel, « la racine

ultime de l'être », sans lui, nous ne pouvons que nous sentir « déracinés ».

* * *

Il est donc urgent de remettre en lumière le vrai visage de Dieu Père. Cela ne devrait pas prendre beaucoup de temps, alors qu'il a fallu des années pour enlever la patine sombre qui recouvrait l'image du Père dans la Chapelle Sixtine. Il suffit d'une lampe, une illumination du cœur, une révélation de l'Esprit. Parce que le vrai visage de Dieu Père est là, consigné à jamais dans l'Écriture. Il tient en une parole : « *Dieu est amour !* » Le mot « Dieu », quand il est sans précision, signifie toujours dans le Nouveau Testament Dieu Père. Donc Dieu Père est amour. « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* » (Jn 3, 16), ce qui veut dire : Dieu Père *a tant aimé le monde*.

« Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? » Grâce au catéchisme, nous avons appris à répondre : « Pour le connaître, le servir et l'aimer dans cette vie et jouir de lui un jour au paradis. » C'est une réponse parfaite, mais si l'on y regarde bien, elle ne répond qu'à la question : « Dans quel but, pour quel dessein nous a-t-il créés ? » (Pour le servir, l'aimer, en jouir) mais pas à la question : « À cause de quoi nous a-t-il créés, qu'est-ce qui l'a poussé à nous créer ? » Nous ne devons et pouvons répondre : « Pour que nous l'aimions » mais : « Parce qu'il nous aimait ». « Tu as créé toutes choses », dit une des Prières Eucharistiques, « avec sagesse et par amour⁸⁴. »

C'est là que réside toute la différence entre le Dieu des



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

aux événements et à la situation de l'époque ; elle n'a jamais refusé la confrontation. Elle ne le fait pas davantage cette fois encore.

« Jésus – écrivait un poète croyant – ne nous a point donné des paroles mortes que nous avons à enfermer dans des petites boîtes (ou dans des grandes) et que nous ayons à conserver dans l'huile rance. [...] Les paroles vivantes ne peuvent se conserver que vivantes. [...] C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné de faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps ces paroles prononcées vivantes dans le temps. [...] Nous sommes appelés à nourrir la parole du Fils de Dieu. C'est à nous qu'il appartient, c'est de nous qu'il dépend de la faire entendre pour le siècles des siècles⁹³. »

Les rites et les textes du Vendredi saint se répètent de façon immuable d'une année sur l'autre, mais ils ne seront jamais « comme en boîte de conserve » parce qu'ils sont le milieu vital dans lequel la Parole de Dieu se conserve vivante.

* * *

Dans la situation que nous venons d'évoquer, que nous dit, le Mystère que nous célébrons ? Pour le découvrir, reportons-nous à la parole que nous avons entendue. « *Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : “Tout est accompli” et, inclinant la tête, il remit l'esprit.* » (Jn 19, 30)

« *Tout est accompli !* » Cette parole suffit pour éclairer tout le mystère du Calvaire. Qu'est-ce qui est accompli ? Avant tout, la vie terrestre de Jésus, l'œuvre que le Père lui a donné d'accomplir (cf. Jn 4, 34 ; 5, 36 ; 17, 4). « *Ayant aimé les siens*

qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » (Jn 13, 1) « *Fin* » en grec se dit *telos*, le mot qui revient, sous une forme verbale, dans le cri du Christ : *Tetelestai*, « *Tout est accompli* ». La preuve ultime de son amour est portée à son terme.

Les Écritures ainsi s'accomplissent. Celle du Serviteur souffrant, de l'agneau pascal, de l'innocent transpercé, du nouveau temple vu par Ézéchiél, du côté duquel jaillit un fleuve d'eau vive (cf. Ez 47, 1 et s). Mais ce n'est pas seulement tel ou tel passage de l'Écriture qui s'accomplit ; c'est tout l'Ancien Testament, dans son ensemble, qui s'accomplit. Pas de façon analytique, mais synthétique, dans la substance. En mourant, l'Agneau ouvre le livre scellé aux sept sceaux (cf. Ap 5, 1 s) et révèle le sens ultime du plan de Dieu. « La voilà la page qui, une fois tournée, illumine tout, comme cette grande page illustrée sur le Missel, au début du Canon. La voilà, étincelante et couverte de rouge, la grande page qui sépare les deux Testaments. Toutes les portes s'ouvrent ensemble, toutes les oppositions se dissipent, toutes les contradictions sont résolues⁹⁴. »

La page qui *sépare* les deux Testaments est aussi celle qui les *unit* ; l'un est illuminé par l'autre. Rien n'est aboli, tout est accompli.

Pour tout porter à son achèvement, le Christ opère une amélioration, il lui fait faire un saut de qualité. Il se passe la même chose que dans la consécration eucharistique : à partir de cet instant, le pain n'est plus seulement du pain, il est devenu autre chose. Même l'ancien pacte, à partir de l'instant de la

mort du Christ, est devenu « *“la nouvelle et éternelle alliance”* ; la lettre est devenue Esprit⁹⁵ ».

« À l'ancien se substitue le nouveau,
À la loi la grâce,
À l'image la réalité,
À l'agneau le Fils,
À l'homme Dieu⁹⁶. »

* * *

Mais ce n'est pas non plus seulement cela qui s'accomplit. Le mystère pascal du Christ se situe dans la ligne de l'histoire d'Israël, mais il la dépasse, il la dilate jusqu'à la démesure. Il ne fait pas que combler les attentes d'un seul peuple, mais à travers celles-ci, les attentes de tous les peuples et de tout homme.

En voulant être indépendant de Dieu, les hommes se sont eux-mêmes emprisonnés dans la haine et la mort. Ils sont dans une situation telle que l'amour du Père ne peut plus habiter en eux. C'est pour les rejoindre dans cette situation que Dieu s'est fait homme. Il souffre d'atroces douleurs et meurt de mort violente afin qu'à partir de ce jour, la souffrance et la mort de tout être humain soient habitées elles aussi, de l'amour du Père. Beaucoup sont morts avant et après le Christ, mais personne n'a encore donné à sa mort cette profondeur d'adhésion absolue à l'amour du Père que lui, a donnée.

Par cette offrande d'amour filial et de consentement paisible, il a retourné le sens de la mort en direction de la vraie vie. Elle est ainsi devenue un pont, elle ne peut plus être un abîme. Quand il tombe dans le péché et la mort, l'homme trouve là –



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

* * *

Ceux qui nient l'existence du démon ont, à dire vrai, une excuse. Ce qu'ils connaissent de ce sujet – cas de possession diabolique, récits et films d'exorcismes – a presque toujours une explication pathologique, aisément reconnaissable. Sur un point ils ont tort, c'est de s'en tenir là, d'ignorer tout un autre niveau dans lequel l'explication pathologique ne suffit plus.

On voit se répéter l'équivoque dans laquelle est tombé Freud et tant d'autres après lui : à force de traiter de cas de névrose religieuse (parce que dans ce cas, on avait recours à lui) il finit par croire que la religion n'est en soi qu'une névrose. Comme si quelqu'un pouvait définir le niveau de santé mentale d'une ville après avoir visité l'hôpital psychiatrique !

Ce n'est ni chez les pécheurs, ni chez les possédés que nous trouvons la plus forte preuve de l'existence de Satan, mais chez les saints. Il est vrai que le démon est présent et à l'œuvre dans certaines formes extrêmes et « inhumaines » de mal, que ce soit au plan individuel ou collectif, mais là il est chez lui et il peut se cacher derrière des milliers de sosies et de doublures. Avec Satan il arrive comme avec certains insectes dont la tactique consiste à se mimétiser en se posant sur un fond de la même couleur.

Au contraire, dans la vie des saints, le démon est contraint de venir à découvert, de se mettre à « contre-jour » ; son action se détache noir sur blanc. Même dans l'Évangile, ce n'est pas dans les récits de libération de possédés que l'on trouve la meilleure preuve de l'existence du démon (il est parfois difficile d'y déceler la part que les croyances de l'époque traitent sur

l'origine de certaines maladies) mais c'est dans l'épisode de la tentation de Jésus.

Plus ou moins tous les saints et les grands croyants (parmi lesquels, comme saint Jean de la Croix, des intellectuels de premier ordre), témoignent de leur lutte contre cette réalité obscure. Saint François d'Assise confia un jour à son compagnon intime : « Si les frères savaient de quelles tribulations et épreuves le démon m'afflige, plus aucun d'entre eux ne serait ému de compassion et plein de pitié pour moi¹⁰⁶. »

Le François qui compose le lumineux Cantique des Créatures est le même qui lutte contre les démons ; la Catherine de Sienne qui aura tant d'influence sur l'Histoire même politique de son temps, est la même que son confesseur déclare « martyrisée » par les démons¹⁰⁷ ; le Padre Pio qui s'occupe de la construction de la « Maison soulagement de la souffrance » est le même qui soutient de nuit des combats impressionnants contre les démons. On ne peut faire une vivisection de leur personnalité et n'en retenir qu'une partie. L'honnêteté et une saine psychologie ne le permettraient pas. Ces gens-là n'ont pas lutté contre des moulins à vent ! Ce qu'exprime saint Jean de la Croix lorsqu'il décrit la nuit obscure de l'âme, n'est pas quelque chose en l'air.

On voit se répéter l'histoire de Job (cf. Jb 1, 6 s). Dieu « remet » entre les mains de Satan ses amis les plus chers pour leur donner l'occasion de prouver qu'ils ne le servent pas seulement pour ses bienfaits et pour pouvoir se « vanter » en face de son ennemi. Il lui donne pouvoir sur leur corps mais parfois, mystérieusement, également sur leur âme ou du moins une partie de leur âme. En 1983, Marie de Jésus Crucifié, dite

« la petite arabe » parce qu'elle était d'origine palestinienne, était béatifiée. Au cours de sa vie, alors qu'elle était déjà bien avancée en sainteté, elle vécut deux périodes de véritable et authentique possession diabolique, rapportées dans les actes de son procès¹⁰⁸. Et son cas est bien loin d'être isolé...

* * *

Pourquoi alors, même parmi les croyants, certains ne semblent-ils pas se rendre compte de cette bataille souterraine dans l'Église ? Pourquoi si peu entendent les sinistres rugissements du « lion » qui rôde cherchant qui dévorer ? C'est simple ! Ceux-là cherchent le démon dans les livres, alors que ce n'est pas les livres qui l'intéressent, mais les âmes ; on ne le rencontre jamais fréquentant les instituts universitaires, les bibliothèques, mais les âmes.

Une autre équivoque règne parfois chez les croyants. Ces derniers se laissent impressionner par ce que pensent les hommes de culture « laïque » de l'existence du démon, comme s'il y avait une base commune de dialogue avec eux. Ils ne tiennent pas compte du fait qu'une culture qui se déclare athée ne peut croire à l'existence du démon. Il serait tragique de croire à l'existence du démon quand on ne croit pas à l'existence de Dieu. Dans ce cas-là, oui, il y aurait de quoi désespérer.

Que peut connaître de Satan celui qui n'a jamais eu à faire à sa réalité, mais seulement avec l'idée, les représentations et les traditions ethnologiques qu'on en donne ? Ceux qui passent en revue les phénomènes que la presse présente comme



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

résurrection. Oh Seigneur, écoute-nous ! Seigneur, écoute-nous !

112. JEAN-PAUL II, Lettre Apostolique *Salvifici doloris*, n. 23-24.

113 *Gaudium et spes*, n. 22, 5.

114 Hymne. *Adoro te devote*, 6.

115. F. NIETZSCHE, *Le gai savoir*, Ed. Flammarion, Paris 1997.

116 Hymne *Adoro te devote*.

XXIV

« *C'EST LUI QUI EST NOTRE PAIX* »

« Imagine qu'il n'y ait pas de Paradis / C'est facile si tu essaies. / Pas d'enfer sous nos pieds. / Au-dessus de nous rien que le ciel. / Imagine le monde entier / Vivant l'instant présent... / Imagine qu'il n'y ait plus de patrie. / Ce n'est pas dur à faire. / Plus aucune cause pour laquelle tuer ou mourir. / Et pas de religion non plus.

Imagine le monde entier, / Vivant dans la paix... / Tu peux me dire que je suis un rêveur / Mais je ne suis pas le seul. / J'espère qu'un jour tu viendras nous rejoindre. / Et que le monde vivra uni¹¹⁷. »

Il me semble que c'est Platon qui écrivait : « Les anciens ont pour maîtres des philosophes, les jeunes, des poètes. » Il est vrai qu'aujourd'hui les maîtres des jeunes ne sont plus poètes mais chanteurs ; ce n'est plus la poésie qui les marque, mais la musique. Les jeunes par millions calquent leur vision de la vie sur celle de leurs chanteurs préférés (quand ce n'est pas sur le chant lui-même).

Nous venons de vivre des semaines agitées. Cette chanson, écrite par une des grandes idoles de la musique légère moderne, sur une mélodie suave, a résonné fréquemment dans les défilés et dans les programmes de radio, comme une sorte de manifeste pacifique. Nous ne pouvons pas ne pas y apporter de réponse. Un jour, Jésus a pris pour point de départ de son enseignement ce que chantaient les enfants de son temps sur les places : « *Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé, nous avons chanté une lamentation et vous n'avez pas pleuré.* » (Mt

11, 16-17) Nous devons suivre son exemple.

* * *

La première question que nous nous posons est celle-ci : pourquoi s'efforcer « d'imaginer » quelque chose que nous avons eu sous les yeux jusqu'à hier ? Un monde sans paradis et sans enfer, sans religion, sans patrie, *with no possessions*, sans propriété privée, où l'on enseigne à chacun à vivre uniquement pour « ici-bas » : n'est-ce pas là exactement la société que les régimes communistes totalitaires proposaient ? Le rêve n'est donc pas nouveau, mais le réveil n'a pas été joyeux...

« Plus de paradis, plus d'enfer » : ces paroles non plus, ce n'est pas la première fois que nous les entendons. Un écrivain philosophe célèbre mettait ces paroles dans la bouche d'un de ses personnages dans les années assourdissantes de l'existentialisme athée. « Si Dieu existe, l'homme n'est rien. Dieu n'existe pas ! Joie, pleurs de joie ! Plus de ciel ! Plus d'enfer ! Rien d'autre que la terre¹¹⁸. »

Le même auteur cependant écrit un autre drame, intitulé « Huis clos ». Il y fait intervenir trois personnes – un homme et trois femmes – introduites, à peu de temps d'intervalle, dans une même pièce. Pas de fenêtres, la lumière est à son maximum et il est impossible de l'éteindre, la chaleur est suffocante, et il n'y a rien d'autre en dehors d'un canapé. La porte est close, il y a bien une cloche, mais elle ne sonne pas. De qui s'agit-il ? De trois personnes qui viennent de mourir ; et le lieu dans lequel elles se trouvent, c'est l'enfer.

Après que leur âme, à force de fouiller dans la vie les uns des



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

au Paradis, au moins ceux qui avaient vraiment agi par ignorance, tant il est évident que le Père qui l'écoutait toujours n'a pu laisser sans réponse sa dernière supplique !) C'est ainsi que le Christ a vaincu la violence ; il l'a vaincue non en lui opposant une violence plus grande, mais en la subissant et en dévoilant toute l'injustice et la vanité qu'elle contenait. Il a inauguré par là une nouvelle forme de victoire que saint Augustin a résumée en trois mots : « *Victor quia victima* – Vainqueur parce que victime¹²⁵ ».

Le problème de la violence nous agresse, nous scandalise, surtout aujourd'hui où elle a inventé de nouvelles formes effrayantes de cruauté et de stupidité et qu'elle a envahi des domaines même qui devaient être remède contre la violence : le sport, l'art, l'amour. Nous réagissons, nous les chrétiens, horrifiés à l'idée que l'on puisse faire violence et tuer au nom de Dieu. D'aucuns pourront nous objecter : mais la Bible elle-même n'est-elle pas remplie de récits de violence ? Dieu n'est-il pas appelé « *le Dieu des armées* » ? N'est-ce pas à lui que revient d'ordonner l'extermination de villes entières ? N'est-ce pas lui toujours qui prescrit, dans la Loi mosaïque, de nombreux cas de peine de mort ?

Si l'on avait fait à Jésus, au cours de sa vie, cette même objection, il aurait sûrement repris ses paroles à propos du divorce : « *C'est en raison de votre dureté de cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais dès l'origine il n'en fut pas ainsi.* » (Mt 19, 8) C'est la même chose à propos de la violence : « *dès l'origine, il n'en fut pas ainsi.* » Le premier chapitre de la Genèse nous présente un monde où la

violence n'est pas pensable, ni chez les êtres humains entre eux, ni entre les humains et les animaux. Même pour venger la mort d'Abel, il n'est pas permis de tuer (cf. Gn 4, 15).

La pensée de Dieu dès l'origine est exprimée dans le commandement « *Tu ne tueras point* », plus que dans les exceptions faites dans la Loi, qui sont seulement des concessions à la « *dureté du cœur* » et aux coutumes des hommes. La violence fait désormais partie de la vie, et la Bible qui reflète la vie cherche au moins, par sa législation et la peine de mort, à canaliser et endiguer la violence pour qu'elle ne dégénère pas en un arbitraire personnel et qu'on ne s'entre-déchire pas¹²⁶.

Paul parle d'un temps caractérisé par la « tolérance » de Dieu (Rm 3, 25). Dieu tolère la violence comme il tolère la polygamie, le divorce et autres choses, mais il éduque son peuple pour qu'il parvienne au jour où son plan d'origine sera « récapitulé » et remis à l'honneur, comme pour une création nouvelle. Ce temps arrive lorsque Jésus proclame sur la montagne : « *Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. Eh bien ! Moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre [...] Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs.* » (Mt 5, 38-39 ; 43-44)

Le « NON » à la violence que le Christ prononce est définitif et sans appel. Il lui oppose non seulement la non violence, mais davantage, le pardon, la mansuétude, la douceur : « *Apprenez*

de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Mt 11, 29) Le vrai discours sur la montagne n'est pas celui qu'il a un jour prononcé sur une colline de Galilée ; c'est celui qu'il prononce maintenant sur le mont du Calvaire, silencieusement, dans les faits.

Si la violence persiste, elle ne pourra plus jamais, même de loin, se réclamer de Dieu ni se revendiquer de son autorité. Le faire signifierait faire régresser l'idée de Dieu à un stade primitif et grossier, par la conscience religieuse et civile de l'humanité. On ne pourra pas non plus justifier la violence au nom du progrès. « La violence – a dit quelqu'un – est l'accoucheuse de l'histoire » (Marx et Engels). C'est en partie vrai. Il est vrai que les nouveaux ordres sociaux les plus justes sont parfois nés à la suite de révolutions et de guerres, comme le contraire est tout aussi vrai : que des injustices et des maux pires en ont résulté.

Mais ceci révèle justement l'état de désordre dans lequel verse le monde : le fait qu'il faille recourir à la violence pour éradiquer le mal, et qu'on ne puisse obtenir le bien autrement qu'en faisant le mal. Même ceux qui un temps demeureraient convaincus que la violence est l'accoucheuse de l'Histoire ont changé d'avis et défilent aujourd'hui en cortège célébrant la paix.

Méditant sur les événements qui en 1989 firent tomber des régimes totalitaires d'Europe Centrale sans effusion de sang, Jean-Paul II, dans son Encyclique *Centesimus Annus*, y voyait le résultat de l'action d'hommes et de femmes qui avaient su rendre témoignage à la vérité sans avoir recours à la violence. Il



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

que bien humblement je vous invite tous à vous unir à moi pour proclamer à haute voix, avec une reconnaissance émue, au nom de tous les hommes sauvés par le Christ :

*« Ave verum Corpus natum de Maria Virgine :
vere passum, immolatum in Cruce pro homine.
Cuius latus perforatum fluxit aqua et sanguine :
esto nobis praegustatum mortis in examine.
O Iesu dulcis ! O Iesu pie ! O Iesu fili Mariae. »*

130 Texte latin original :

*Ave, verum Corpus, natum de Maria Virgine :
Vere passum immolatum, in cruce pro homine.
Cujus latus perforatum fluxit aqua et sanguine ;
Esto nobis praegustatum. Mortis in examine.
O Jesu dulcis ! O Jesu pie ! O Jesu, Fili Mariae !*

131 Texte original de D. BONHOEFFER : « *Von guten Mächten wunderbar geborgen erwarten wir getrost, was kommen mag. Gott ist mit uns am Abend und am Morgen und ganz gewiss an jeden neuen Tag* ».

132. JEAN-PAUL II, Lettre Apostolique *Novo millennio ineunte*, n. 35.

133. . IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettre aux Ephésiens*, 20, 2.

134. Cf. R. GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Lgf poche, Paris 1983.

135. TERTULLIEN, *De carne Christi*, 5, 3 (CCL 2, p. 881).

136. JEAN-PAUL II, Lettre Apostolique *Mane nobiscum Domine*, n. 31.

137. Le pape Jean-Paul II mourait une semaine plus tard, le 2 Avril 2005.

XXVII

« *DIEU MANIFESTE SON AMOUR POUR NOUS* »

« Car un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables. » (2 Tm 4, 3-4)

Cette parole de l'Écriture – surtout l'allusion à l'oreille qui démange en entendant des choses nouvelles – s'accomplit de façon nouvelle et impressionnante de nos jours. Alors que nous célébrons ici la mémoire de la Passion et de la mort du Sauveur, des millions de personnes sont entraînées à croire, conduites par d'habiles spécialistes du remaniement de légendes antiques, que Jésus de Nazareth n'a en réalité jamais été crucifié. Aux États-Unis, un des best-sellers actuellement est une édition de « L'Évangile de Thomas » présentée comme l'évangile qui « nous épargne la crucifixion, permet d'éviter la résurrection et ne nous oblige pas à croire en un Dieu appelé Jésus¹³⁸ ».

« C'est une constatation peu flatteuse pour la nature humaine – écrivait il y a quelques années le plus grand expert biblique de l'histoire de la Passion, Raymond Brown – plus le scénario est invraisemblable, plus la promotion qu'il reçoit est sensationnelle et plus l'intérêt qu'il suscite est intense. Des gens qui ne prendraient même pas la peine de lire une analyse sérieuse des traditions historiques expliquant la manière dont Jésus fut crucifié, dont il mourut, fut enseveli et ressuscita d'entre les morts, sont fascinés par toute nouvelle théorie selon laquelle il n'aurait pas été crucifié

et ne serait pas mort, surtout si la suite de l'histoire comprend sa fuite avec Marie-Madeleine, en Inde (ou en France, selon une version plus récente)... Ces théories démontrent que lorsqu'il s'agit de la Passion de Jésus, contrairement au dicton populaire, la fiction dépasse la réalité – et est souvent, intentionnellement ou non, plus rentable¹³⁹. »

On parle beaucoup de la trahison de Judas sans se rendre compte qu'on est en train de la répéter. Le Christ est vendu une nouvelle fois, non plus aux chefs du sanhédrin pour trente pièces d'argent, mais à des éditeurs et des libraires pour des millions de pièces d'argent...

Personne ne réussira à stopper cette vague spéculative qui va même être relancée avec la sortie imminente d'un film ; mais parce que je me suis consacré pendant des années à l'Histoire des origines chrétiennes, je considère comme de mon devoir d'attirer l'attention sur l'énorme malentendu qui se trouve à la base de toute cette littérature pseudo-historique.

Les évangiles apocryphes de Thomas, Philippe et Judas sur lesquels elle s'appuie et qui sont présentés, sont des textes connus depuis toujours, en totalité ou partie. Ce sont des écrits des II^e et III^e siècles auxquels même les historiens les plus critiques et les plus hostiles au christianisme n'ont jamais pensé à se référer avant aujourd'hui pour faire avancer l'histoire. C'est comme si dans quelques siècles on prétendait reconstruire l'histoire d'aujourd'hui en se basant sur les romans écrits à notre époque.

L'énorme malentendu consiste dans le fait que l'on utilise ces écrits pour leur faire dire exactement le contraire de ce qu'ils voulaient dire. Ils font partie de la littérature gnostique. La



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

la matière. NDE.

142. Voir le loghion 114 dans le même *Évangile de Thomas*, ed. Meyer, 63 ; dans *L'évangile des Égyptiens*, Jésus dit : « Je suis venu détruire les œuvres de la femme » (Cf. clément d'alexandrie, *Stromata*, III, 63). Ceci explique pourquoi l'évangile de Thomas devient l'évangile des manichéens, alors qu'il fut âprement combattu par les autorités ecclésiales (par exemple, Hippolyte de Rome) qui défendaient la bonté du mariage et du créé en général.

143. DANTE ALIGHIERI, *Le Paradis*, V, 73-80.

144. BENOIT XVI, Lettre Encyclique *Deus caritas est*, n. 12.

145. Cf. NICOLAS CABASILAS, *La vie en Christ*, VI, 2 (PG 150, 645).

146. Cf. ORIGÈNE, *Homélie sur Ézéchiël*, 6, 6 (GCS, 1925, p. 384 s).

147. BENOIT XVI, Lettre Encyclique *Deus caritas est*, n. 5.

148. Cf. B. PASCAL, *Pensées*, n. 793.

149. H. SIENKIEWICZ, *Quo vadis ?*, Lgf poche, Paris 2001, chapitre 33.

150. BENOIT XVI, Lettre Encyclique *Deus caritas est*, n. 10.

151. G. PASCOLI, *Le petit enfant*, Michel de Maule, Paris, 2004.

152. BENOIT XVI, Lettre Encyclique *Deus caritas est*, n. 6.

153. S. KIERKEGAARD, *Les actes de l'amour*, in *Œuvres Complètes*, L'Orante, 1984.

154. Cf. *Odyssée*, chant XII.

155. ESCHYLE, *Agamemnon*, v. 717 et s.

XXVIII

« *IL Y AVAIT AUSSI QUELQUES FEMMES* »

« *Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala.* » (Jn 19, 25)

Pour une fois, laissons de côté Marie, sa Mère. Sa présence au Calvaire n'a pas besoin d'explication. Elle était « sa mère » et cela explique tout ; les mères n'abandonnent pas leur fils, même condamné à mort. Mais pourquoi les autres femmes étaient-elles là ? Qui étaient-elles et combien étaient-elles ?

Les évangiles nous indiquent les noms de quelques-unes d'entre elles : Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le mineur et de José, Salomé, mère des fils de Zébédée, une certaine Jeanne et une certaine Suzanne (cf. Lc 8, 3). Venues avec Jésus de Galilée, ces femmes l'avaient suivi, en pleurant, sur le chemin du Calvaire (Lc 23, 27-28). Arrivées au Golgotha, elles observaient « de loin » (c'est-à-dire de la distance qui leur était permise), et de là elles l'accompagnent pleines de tristesse au sépulcre, avec Joseph d'Arimathie (Lc 23, 55).

Cet événement est trop certifié et trop extraordinaire pour qu'on le traite à la légère. On a nommé ces femmes, avec une certaine condescendance masculine, « les femmes pieuses », mais elles sont bien plus que des « femmes pieuses », ce sont de vraies « Mères Courage » ! Elles ont bravé le danger, se montrant à tous ouvertement en faveur d'un condamné à mort. Jésus avait dit : « *Heureux celui qui ne trébuchera pas à cause*

de moi ! » (Lc 7, 23.) Ces femmes sont les seules à ne pas s'être scandalisées de lui.

On débat actuellement de façon animée sur les « décideurs » de la mort de Jésus : les chefs juifs ou Pilate, ou les deux ? En tout cas, une chose est certaine : ce furent des hommes, non des femmes. Aucune femme n'est impliquée, même indirectement, dans sa condamnation. La seule femme païenne mentionnée dans les récits de la Passion, la femme de Pilate, s'opposa, elle aussi, à sa condamnation (Mt 27, 19). Certes, Jésus est mort pour les péchés des femmes aussi, mais au plan historique, elles seules peuvent dire en vérité : « *Nous ne sommes pas responsables de ce sang !* » (cf. Mt 27, 24.)

Voici un des signes les plus sûrs de l'honnêteté et de la vraisemblance historique des évangiles : la piètre figure que les auteurs et inspirateurs des évangiles font, ainsi que le rôle merveilleux qu'ils attribuent aux femmes. Qui aurait permis que l'on conserve fidèlement et éternellement le récit honteux de la peur, de la fuite, du reniement des hommes, le tout aggravé encore par la comparaison avec la conduite si différente de quelques pauvres femmes ? Qui, je le répète, l'aurait permis, s'il n'y avait pas été contraint par la fidélité à une histoire qui semblait désormais infiniment plus grande que leur propre misère ?

* * *

On s'est toujours demandé : comment se fait-il que les « femmes pieuses » aient été les premières à voir le Ressuscité et qu'elles aient été chargées de l'annoncer aux apôtres ?



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

et pétrinien. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui l'œcuménisme doctrinal et institutionnel.

* * *

L'expérience nous montre cependant que même cet œcuménisme doctrinal, ou au sommet, n'est pas suffisant et ne progresse que s'il s'accompagne d'un œcuménisme spirituel, de base. Les plus grands promoteurs de l'œcuménisme institutionnel nous le répètent avec une insistance toujours plus grande. À l'occasion du centenaire de l'institution de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens (1908-2008), c'est au pied de la croix que nous voulons méditer sur cet œcuménisme spirituel : en quoi consiste-t-il et comment pouvons-nous progresser dans ce domaine ?

L'œcuménisme spirituel naît du repentir et du pardon et se nourrit de la prière. En 1977, je participais à un congrès œcuménique charismatique à Kansas City, dans le Missouri. Il y avait quarante mille participants dont près de la moitié catholiques (dont le cardinal Suenens) et le reste d'autres dénominations chrétiennes. Un soir, l'un des animateurs au micro se mit à parler d'une façon qui, à l'époque, m'était totalement étrangère : « Vous prêtres et pasteurs, pleurez et gémissiez parce que le corps de mon Fils est brisé... Vous laïcs, hommes et femmes, pleurez et gémissiez parce que le corps de mon Fils est brisé. »

Les personnes autour de moi tombaient à genoux, les unes après les autres, et plusieurs sanglotaient, saisies de repentir pour les divisions dans le Corps du Christ. Une énorme

banderole accrochée dans le stade portait l'inscription suivante : « *Jesus is Lord*, Jésus est Seigneur ». J'étais là, en observateur encore très critique et détaché, mais je me souviens avoir pensé : « Si un jour tous les croyants sont réunis en une seule Église, ce sera comme ça : nous serons tous à genoux, le cœur contrit et humilié, sous la grande seigneurie du Christ. »

Si l'unité des disciples doit être un reflet de l'unité entre le Père et le Fils, celle-ci doit être avant tout une unité d'amour, car telle est l'unité qui règne dans la Trinité. L'Écriture nous exhorte à « *faire la vérité dans la charité* » (*veritatem facientes in caritate*) (cf. Ep 4, 15). Tandis que saint Augustin affirme : « On ne peut entrer dans la vérité si ce n'est à travers la charité¹⁶⁸ » (*non intratur in veritatem nisi per caritatem*).

Ce qui est extraordinaire, c'est que ce chemin vers l'unité basée sur l'amour est déjà grand ouvert devant nous. Nous ne pouvons pas « brûler les étapes » sur le plan doctrinal car les différences existent et doivent être réglées patiemment par les autorités compétentes. Nous pouvons en revanche dès à présent brûler les étapes dans le domaine de la charité et être unis. Le signe véritable et sûr de la venue de l'Esprit n'est pas, écrit saint Augustin, le fait de parler en langues, mais bien l'amour pour l'unité : « Sachez que vous avez l'Esprit Saint en vous quand vous permettez que votre cœur adhère à l'unité à travers une charité sincère¹⁶⁹ »

Repensons à l'hymne à la charité de saint Paul. Chacune de ses phrases acquiert une signification actuelle et nouvelle si on l'applique à l'amour entre les membres des diverses Églises chrétiennes, dans les relations œcuméniques :

« La charité est longanime...

elle n'est pas envieuse...

elle ne cherche pas son intérêt [ou seulement l'intérêt de son Église].

elle ne tient pas compte du mal reçu [mais plutôt du mal fait aux autres !]

elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité [elle ne se réjouit pas des difficultés des autres Églises, mais se réjouit de leurs succès spirituels].

Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. »

(1 Co 13, 4 et s)

Cette semaine, nous avons accompagné à sa demeure éternelle une femme – Chiara Lubich, fondatrice du Mouvement des Focolari. Elle a été une pionnière et un modèle de cet œcuménisme spirituel de l'amour. Par sa vie, elle nous a montré que la recherche de l'unité entre chrétiens n'est pas une manière de se fermer au reste du monde ; elle est en revanche le premier pas et la condition pour un dialogue plus large avec les croyants d'autres religions et avec tous les hommes qui ont à cœur le destin de l'humanité et de la paix.

* * *

On dit que « s'aimer ce n'est pas se regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction ». Entre les croyants des différentes Églises aussi, s'aimer signifie regarder ensemble dans la même direction qui est le Christ. « *Il est notre paix.* » (Ep 2, 14) Si nous nous convertissons au Christ et de que nous marchons ensemble vers lui, nous les chrétiens nous nous rapprocherons aussi entre nous, jusqu'à ne plus faire, comme il



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

du deuil à la fête,
des ténèbres à la lumière,
de la servitude à la rédemption
Pour que nous disions devant lui : Alléluia¹⁸¹. »

177. AUGUSTIN, *Confessions*, 10, 43.

178. Cf. R. GIRARD, *La violence et le sacré*, Grasset, Paris 1972.

179. Cf. R. GIRARD, *Le sacrifice*, Bibliothèque Nationale, 2003, p. 73 et s.

180. AUGUSTIN, *Confessions*, 10, 43.

181. MÉLITON DE SARDES, *Pesachim*, X, 5 et *Homélie de Pâques*, 68 (SCh 123, p. 98).

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Copyright

Titre

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

PRÉAMBULE

I - « QUE TOUTE LANGUE PROCLAME QUE JÉSUS EST LE SEIGNEUR ! »

II - « DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE ! »

III - « VOUS AVEZ TUÉ JÉSUS DE NAZARETH ! »

IV - « BAPTISÉS DANS SA MORT »

V - « CRUCIFIÉ DU FAIT DE SA FAIBLESSE, LE CHRIST VIT PAR LA PUISSANCE DE DIEU »

VI - « ET AUSSITÔT IL EN SORTIT DU SANG ET DE L'EAU »

VII - « LA JUSTICE DE DIEU S'EST MANIFESTÉE ! »

VIII - « IL A REMPORTÉ LA VICTOIRE, LE LION DE LA TRIBU DE JUDA ! »

IX - « ÉCRASÉ À CAUSE DE NOS INIQUITÉS »

X - « PRÈS DE LA CROIX DE JÉSUS SE TENAIT MARIE SA MÈRE »

XI - « IL S'HUMILIA »

XII - « ET JÉSUS, POUSSANT UN GRAND CRI, EXPIRA »

XIII - « DIEU N'A PAS ÉPARGNÉ SON PROPRE FILS »

XIV - « ET IL VIENDRA À NOUVEAU DANS LA

GLOIRE POUR JUGER LES VIVANTS ET LES MORTS

»

XV - « LE CHRIST A AIMÉ L'ÉGLISE ET S'EST LIVRÉ POUR ELLE »

XVI - « LE MYSTÈRE DE LA CROIX RESPLENDIT »

XVII - « UN SEUL EST MORT POUR TOUS ! »

XVIII - « C'EST À MOI QUE VOUS L'AVEZ FAIT »

XIX - « IL A ABATTU LE MUR DE LA SÉPARATION »

XX - « IL A DONNÉ SON FILS POUR SAUVER SON SERVITEUR »

XXI - « TOUT EST ACCOMPLI »

XXII - « AUJOURD'HUI LE PRINCE DE CE MONDE VA ÊTRE JETÉ DEHORS »

XXIII - « QUAND JE SERAI ÉLEVÉ DE TERRE, J'ATTIRERAI TOUS LES HOMMES À MOI »

XXIV - « C'EST LUI QUI EST NOTRE PAIX »

XXV - « VICTOR QUIA VICTIMA – VAINQUEUR PARCE QUE VICTIME »

XXVI - « SALUT, VRAI CORPS NÉ DE LA VIERGE MARIE »

XXVII - « DIEU MANIFESTE SON AMOUR POUR NOUS »

XXVIII - « IL Y AVAIT AUSSI QUELQUES FEMMES »

XXIX - « SA TUNIQUE ÉTAIT SANS COUTURE »

XXX - « JUSQU'À LA MORT ET À LA MORT SUR UNE CROIX »

XXXI - « NOUS AVONS LE GRAND-PRÊTRE PAR EXCELLENCE »

Table des matières